II

L'ARMÉE ROMAINE, SIMPLE HÉRITIÈRE DU PASSÉ OU CRÉATRICE DU COMBAT MODERNE ?

Par le général Nicolas Richoux

docteur en histoire ancienne

Résumé. – ***L'armée romaine*** *est le fruit de siècles de combats où Rome dut lutter pour sa survie. S'instruisant de ses succès mais aussi de ses échecs, n'hésitant pas à intégrer les bonnes pratiques de ses adversaires, elle devint rapidement cet outil redoutable qui conquit et domina durablement le bassin méditerranéen. Ce fut pendant cette rude période d'apprentissage que furent posées les bases du* ***combat interarmes****, et que naquirent les fonctions opérationnelles que nous connaissons encore aujourd'hui : infanterie, cavalerie, génie, artillerie, renseignement ou encore logistique. L'extraordinaire* ***expérience opérationnelle*** *alors acquise permit également l'émergence d'****une pensée stratégique et tactique d'une modernité tout à fait remarquable****. L'héritage de Rome est donc immense et pérenne.*

Abstract. – ***The Roman army*** *is the result of centuries of fighting in which Rome had to fight for its survival. Learning from its successes but also from its failures, not hesitating to integrate the good practices of its opponents, it quickly became a formidable tool that conquered and dominated the Mediterranean basin for a long time. It was during this tough learning period that the foundations of* ***joint combat*** *were laid, and that the operational functions that we still know today were born: infantry, cavalry, engineers, artillery, intelligence and logistics. The extraordinary operational experience acquired at that time also allowed the emergence of* ***a strategic and tactical thinking of a quite remarkable modernity****. Rome's legacy is therefore immense and lasting.*

L'armée romaine s'est construite selon un lent processus de maturation étalé sur plusieurs siècles. Elle connut des succès, mais aussi des défaites et fut plus d'une fois au bord du précipice. Pourtant, non seulement Rome survécut mais elle se développa et prospéra, pour devenir à partir du IIe siècle avant J.-C. la puissance dominante du pourtour méditerranéen. Mais comment un petit village du Latium, que rien ne distinguait *a priori* des autres, put-il connaître un destin aussi exceptionnel, et comment forgea-t-il son outil militaire, condition *sine qua non* de toute domination ?

Selon la légende, Rome aurait été fondée par Romulus en 753 av. J.-C. Des fouilles archéologiques ont toutefois montré que le site fut occupé dès le IXe siècle avant J.-C. Au VIIIe siècle, la superficie habitée dépassait les 150 hectares, ce qui plaçait déjà cette agglomération parmi les plus grandes d'Italie [1]. Y. Le Bohec nous rappelle que les premiers combats auraient été

1. Pierre Cosme, *L'Armée romaine, VIIIe s. av. J.-C. - Ve s. ap. J.-C.*, Paris, Armand Collin, 2007, p. 11-12.

le fait de milices de bergers [2] et Plutarque attribue à Romulus la création de la légion [3], qui aurait comporté dès cette époque « […] trois mille fantassins et trois cents chevaux » [4]. C'est en tout cas avec un outil d'abord assez sommaire, puis sans cesse perfectionné, que Rome conquit le Latium (396-338 av. J.-C.) puis l'Italie (338-264 av. J.-C.). Elle battit ensuite Carthage au cours de trois guerres (264-241, 218-202, 149-146 av. J.-C.) et partit à l'assaut du bassin méditerranéen. Apprenant sans cesse de ses échecs, faisant preuve d'une capacité d'adaptation exceptionnelle et intégrant les bonnes pratiques de ses ennemis, Rome ne se contenta pas de reproduire les pratiques ancestrales. Elle mit en place les fondements de ce qui allait devenir une armée d'une modernité et d'une efficacité qu'alors inconnue.

I. L'APPRENTISSAGE

I.1. L'armée romaine apprend de ses victoires mais aussi de ses défaites

I.1.1. *Le modèle hoplitique grec*

Il apparaît clairement que l'équipement et l'organisation des troupes romaines furent très tôt influencés par le modèle de la phalange hoplitique grecque, ce que soutient Tite-Live [5] et admettent la plupart des historiens. Ce modèle militaire s'imposa via les Étrusques qui l'adoptèrent dès le VII^e^ siècle [6]. Les troupes romaines avaient aux temps primitifs un format vraisemblablement limité, adapté à des guerres entre cités, menées essentiellement à la belle saison. Leurs principales caractéristiques étaient celles de guerriers lourdement armés [7], fantassins et saisonniers de la guerre. Ils portaient lance et cuirasse et poussaient droit devant eux dans la mêlée, dans un combat qui se voulait décisif. La durée des combats restait limitée, en raison du poids de l'armement, de la soif exacerbée en été et de l'épuisement rapide des deux camps [8]. Si l'usage de chevaux paraît très tôt attesté [9], l'usage de l'arc ne l'est en revanche pas en ces temps reculés. B. Sergent explique que le mépris culturel pour l'arc vient de la Grèce, où les armes du guerrier, noble, et/ou citoyen, adulte, étaient la lance et l'épée, qui permettaient de se combattre de près les yeux dans les yeux. Les armes de jet étaient mises au ban de la cité, et parmi elles, principalement l'arc, par nature méprisable [10]. Cela ne veut pas dire qu'elles

2. Yann Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *Milieu du VIII^e^ siècle avant J.-C. - 410 après J.-C.*, Paris, Tallandier, 2012, p. 57-58.

3. Du latin *legere* (« choisir » ou « sélectionner »).

4. Plutarque, *Vie de Romulus*, 13. Il faut bien entendu prendre ces chiffres, qui se rapportent à une époque essentiellement mythique, avec beaucoup de précaution.

5. Tite-Live, VIII, 8, 2. Voir aussi sur ce thème Cosme, *L'Armée romaine*, *op. cit.* [n. 1], p. 14-15.

6. Cosme, *L'Armée romaine*, *op. cit.* [n. 1], p. 15.

7. Voir Tite-Live, I, 43, 1-7.

8. V. D. Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, Tallandier, 2007, p. 243, l'estime à une heure environ.

9. Tite-Live, I, 43, 1-7 ; Plutarque, *Vie de Romulus*, 13.

10. B. Sergent, « Arc », *Métis* 6, 1991, p. 231-232, explique que l'arc est l'arme des femmes (Artémis), des étrangers comme les Scythes, des novices, des guerriers de statut inférieur et des bâtards et des traîtres. Xénophon, *Cyropédie*, VI, 3 dit que les archers et lanceurs de javelots sont à placer derrière les hoplites car : « Qui en effet placerait au premier rang des hommes qui s'avouent eux-mêmes incapables de soutenir aucun combat corps à corps ? ».

n'étaient pas utilisées. Thucydide évoque pour la première fois son utilisation, avec 800 archers au siège de Sphactérie par Démosthène en 425 av. J.-C. [11]. Il n'y a aucune raison de penser que les Étrusques et les Romains, soucieux de copier le modèle grec, aient totalement exclu l'usage de l'arc dont ils avaient perçu tous les avantages.

I.1.2. Naissance d'une armée civique et censitaire

Très tôt, vraisemblablement dès le milieu du Ve siècle, Rome eut sans doute une population de plus de 100 000 habitants [12]. L'enrichissement de la cité, lié aux conquêtes, permit à Servius Tullius (578-534 av. J.-C.) d'introduire un critère censitaire dans l'organisation militaire car davantage de citoyens étaient en mesure de se payer un équipement. Il s'agissait également de s'appuyer sur un corps civique plus large que l'aristocratie traditionnelle [13]. Apparurent alors quatre classes formant quatre rangs de combattants, équipés en fonction de leur richesse, les plus riches étant les plus lourdement armés et donc placés en première ligne [14]. Cette évolution n'est toutefois pas simplement anecdotique. En se structurant et en se complexifiant, la légion exigea dès lors une discipline plus stricte qui ne pouvait plus être celle requise par de simples milices de bergers. Les unités se rangèrent sous des emblèmes [15], elles se virent astreintes à un entraînement rigoureux pour être en mesure d'agir et de combattre ensemble. Elles suivirent une même tactique et une même doctrine, quand bien même celles-ci demeuraient encore élémentaires. Les quatre rangs initiaux se réduisirent ensuite à trois, sans doute au IVe siècle, formant la fameuse *triplex acies* avec ses *hastati, principes* et *triarii* [16].

I.1.3. L'absorption des vaincus et ses conséquences

Les conquêtes de Rome eurent une première conséquence pratique. Elles agrandirent considérablement sa population et sa richesse, par le choix judicieux et audacieux pour l'époque d'intégrer les vaincus au corps civique [17]. Cette intégration permit de mobiliser des masses beaucoup plus importantes et de mener des campagnes de plus en plus ambitieuses qui devaient mener à la conquête de toute l'Italie, achevée en 264 av. J.-C., puis à la confrontation avec Carthage. Y. Le Bohec nous rappelle que, en plus des légionnaires par nature citoyens romains, l'achèvement de la conquête de l'Italie donna à Rome un vivier humain considérable, les *socii nominisve Latini* (alliés italiens et latins), capables de fournir aussi bien de l'infanterie lourde que légère, à hauteur de 700 000 hommes et 70 000 cavaliers potentiels [18].

11. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, IV, 22, 3-4.
12. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 76.
13. Cosme, *L'Armée romaine*, *op. cit.* [n. 1], p. 16.
14. Tite-Live, I, 43, 1-2.
15. Plutarque, *Vie de Romulus*, 8, 7. Voir aussi Végèce, *Traité de l'art militaire*, II, 13.
16. Tite-Live, VIII, 8 ; Polybe, VI, 19-42.
17. Voir par exemple Tite-Live, I, 28, 7 et I, 30 pour Albe qui aurait permis de doubler le nombre d'habitants ; *ibid.* I, 33, 3 où Ancus « admet au rang de citoyens des milliers les Latins » ; *ibid.*, VI, 5 : « On institua encore quatre tribus composées des nouveaux citoyens, la Stellatine, la Tromentine, la Sabatine, l'Arnienne, et avec ces tribus fut complété le nombre de vingt-cinq. » Voir également *ibid.*, VI, 1 ; VII, 15 ; VIII, 14, 10 et 17, 11.
18. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 100.

Ce faisant, l'armée se transforma encore. Des sièges longs comme ceux de Véies (406-396 av. J.-C) [19] ou d'Agrigente (262 av. J.-C.) [20], et des campagnes de plus en plus importantes générèrent forcément la mise en place d'une logistique lourde, inconnue aussi longtemps qu'on ne se battit qu'à la belle saison et près de sa cité [21]. Le principe d'une solde fut instauré ; il s'agissait de compenser les absences longues et répétées des combattants. De plus, à rebours des usages antiques basés sur la reproduction du modèle ancestral, Rome fit preuve d'une capacité hors normes à apprendre de ses adversaires et à en intégrer leurs bonnes pratiques [22]. Sur le plan de l'armement par exemple, et bien qu'il faille être prudent, Polybe nous rappelle que le *gladius* (glaive) était dit « espagnol » [23], le *pilum* aurait été samnite, tandis que le *scutum* (bouclier) et la *galea* (*casque*) auraient été inspirés des Gaulois [24].

I.2. L'armée romaine à la veille de Cannes : encore du chemin à parcourir

I.2.1. Quelques archaïsmes récurrents

a) Les limites du système de commandement et ses conséquences

L'*imperium* militaire était au IIIe siècle attribué aux deux consuls en titre. Cette pratique d'un commandement bicéphale correspondait à une finalité éminemment politique : s'assurer qu'aucun des deux consuls ne s'approprierait l'armée à des fins personnelles. Elle était évidemment un parfait anachronisme et un non-sens absolu sur le plan militaire. Elle présentait en effet de nombreux inconvénients :

- le manque de professionnalisme de politiques élus, et par là même généraux, sans en avoir forcément les compétences. Varron à Cannes en est le parfait exemple ;
- la durée de commandement, réduite à un an, ne permettait pas de commander dans la durée pour la totalité des opérations. Elle obligeait à une relève annuelle des chefs militaires, parfois au plus mauvais moment tactique ou stratégique ;
- elle autorisait la pratique de deux consuls en même temps sur le champ de bataille. On le voit notamment au siège d'Agrigente en 262 av. J.-C. [25], et surtout à Cannes. Or, deux chefs sont la certitude du chaos. Ils sont la certitude tôt ou tard, d'ordres erratiques et contradictoires.

19. Tite-Live, V, 1-23 et 22, 8.

20. Polybe, I, 17-19. Diodore de Sicile, XXIII, 7, 9, 1-2.

21. Tite-Live, V, 2, 1, parlant du siège de Véies : « Comme les généraux romains espéraient moins d'un assaut que d'un blocus, ils firent construire des logements d'hiver, chose inconnue jusque-là au soldat romain : on se proposait de continuer le siège malgré l'hiver ». À Agrigente, assiégée en 262 avant J.-C., est attestée la présence d'un dépôt de vivres.

22. Voir Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 78-79.

23. Polybe, VI, 23, 6. Les Romains frappaient donc d'estoc, c'est-à-dire par la pointe. On ne sait à quelle époque, le *gladius* fut adopté mais il était déjà en usage contre les Gaulois en 225 avant J.-C. Voir *ibid*., II, 33.

24. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 87-88.

25. Cette situation est peut-être la cause d'une fin de siège en demi-teinte, avec la sortie réussie des assiégés.

La conséquence de ce qui vient d'être décrit est *de facto* un certain conformisme militaire, voire un amateurisme récurrent, discernables à diverses occasions :

– lors de l'épisode des Fourches caudines en 321 av. J.-C. [26], les Samnites firent passer sous le joug une armée romaine, piégée dans un défilé profond. L'embuscade était parfaite et l'on peut pointer du doigt de nombreuses négligences romaines, dont le défaut de reconnaissances et de renseignement, préalable obligatoire à toute progression de troupes en territoire hostile. Il existait pourtant, nous dit Tite-Live, un chemin « […] facile et ouvert, qui longeait les côtes de la mer Supérieure, plus long à la vérité, mais plus sûr ». Un épisode semblable, produisant les mêmes conséquences, se déroulera en 217 avant J.-C. lors du désastre du Lac Trasimène [27] ;
– la bataille de Tunis (255 av. J.-C.) [28] démontre un conformisme militaire porteur de désastre. Le dispositif y est le même que celui qui sera adopté à Cannes : l'infanterie est au centre et la cavalerie aux ailes. En plus d'être banal, ce dispositif démontre une véritable incapacité à analyser et penser l'ennemi, dont la supériorité résidait (comme à Cannes trente années plus tard) dans sa cavalerie très supérieure à celle des Romains [29]. Regulus perdit sa liberté d'action dès le début de la bataille et il fut battu.

b) Importance des dieux mais accommodements inattendus

Le comportement militaire romain restait encore au IIIe siècle très imprégné de la présence des dieux, ce qui l'empêchait d'appréhender le combat de façon toujours pragmatique. Cette constatation n'a évidemment rien d'étonnant à une époque où la religion interpénétrait tous les actes de la société. Parmi ces croyances, la *devotio* par exemple impliquait qu'un homme se sacrifiât volontairement pour assurer la victoire de son armée. Tite-Live nous en livre au moins deux exemples pendant la guerre latine (340-338 av. J.-C.), lorsque le consul Publius Decus Mus se sacrifia en 340 ou 339 av. J.-C. lors de la bataille de Trifanum contre les Latins et Campaniens (Volsques, Aurunques et Sicidins) [30]. Son fils, lui aussi prénommé Publius, procéda de même en 295, à la bataille de Sentinum en Ombrie, lors de la troisième guerre samnite [31]. Il n'est pas besoin d'insister pour comprendre que ces pratiques d'un autre âge sont tout à fait étrangères à la pensée militaire moderne.

Toutefois, même s'ils restaient très religieux, les Romains prirent assez vite et de manière pragmatique des libertés avec leurs croyances et leurs

26. Tite-Live, IX, 1-11.
27. Polybe, III, 82-85 ; Tite-Live, XXII, 4-7.
28. Polybe, I, 31-35.
29. *ibid*, I, 33, 10 : « Pour affronter les éléphants, les Romains avaient trouvé la formation appropriée, mais étant donné qu'ils avaient devant eux une cavalerie très supérieure en nombre à la leur, la tactique qu'ils adoptèrent était absolument erronée. »
30. Tite-Live, VIII, 9.
31. *ibid,* X, 27.

principes. Il en est ainsi par exemple du principe de *iustum ac pium bellum.* Pour qu'elle soit juste et légitime, pour obtenir le soutien des dieux et s'assurer du succès, la guerre devait être nécessairement défensive[32]. Ce principe tomba assez rapidement en contradiction avec la volonté expansionniste de Rome, et cette ligne devint de plus en plus difficile à tenir. Ainsi, le siège d'Agrigente en 262 av. J.-C. fut-il purement une guerre d'agression, et il s'effectua sans déclaration de guerre préalable [33]. De la même manière, la prise d'auspices avant la bataille montra-t-elle ses limites lors de la bataille navale de Drépane en 249 av. J.-C. [34]. Claudius Pulcher, lassé d'attendre l'avis des dieux balança les volailles par-dessus bord [35]. D'après Suétone, ce fut la raison pour laquelle il perdit la bataille. Mais reconnaissons dans ce geste audacieux et proche du sacrilège, une modernité indéniable, qui lui fut d'ailleurs beaucoup reprochée.

I.2.2. L'armée romaine au milieu du gué

a) Rome a-t-elle déjà une pensée stratégique ?

L'armée française définit la stratégie comme l'« ensemble de moyens, de méthodes et de procédures destiné à être mis en œuvre dans le but d'atteindre un objectif préalablement défini ». La stratégie générale militaire y est définie, dans cet ensemble qui intéresse la préparation et la conduite de la guerre, comme la « conception, mise sur pied, organisation, préparation et mise en œuvre des moyens militaires en vue d'atteindre les objectifs définis par le projet politique national ou multinational dans le cadre d'une stratégie globale ». Le niveau stratégique est donc celui « de la conception, de la préparation et de la conduite générale des opérations menées sur différents théâtres. L'action stratégique, dès lors, vise à conduire l'adversaire à la négociation ou à la défaite à plus ou moins brève échéance » [36].

Dans ces conditions, peut-on dire que les conquêtes de Rome étaient mues par une véritable stratégie ou par la main invisible des événements ? Certainement les deux. Les premiers temps de son histoire, pour autant qu'on les connaisse et qu'on sache démêler histoire et mythologie, ont obligé l'*Urbs* à agir, souvent en réaction et dans l'urgence, car sa survie même était en jeu. Il s'agissait alors de vaincre des cités comme Albe, Fidènes ou Véies ou de soumettre les peuples qui la menaçaient comme les Latins, Volsques, Aurunques, Samnites ou Gaulois.

Cependant, dès le III^e^ siècle, et alors que les faits historiques paraissent enfin établis, il est déjà possible de déceler une pensée stratégique structurée, pragmatique et donc éminemment moderne. Ainsi, lors de la première guerre punique (264-241 av. J.-C.), il est patent que Rome définit alors le

32. Onosander, III. Justinien, *Du digeste ou des pandectes de l'Empereur Justinien*, trad. par M. Hulot, t. 6, Metz et Paris, Behmer et Rondonneau, 1805, p. 75, liv. IX, titre 2, « De la loi Aquilia » : « Face au danger, la raison naturelle permet de se défendre. »

33. Voir sur ce sujet Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 115.

34. Polybe, I, 49-52.

35. Valère Maxime, I, 4, 2. Suétone, *Tibère,* 2 ; [Tite-Live], *Periochae*, XIX.

36. TTA 106. *Glossaire de termes, sigles, signes et symboles conventionnels militaires*, 7^e^ éd., t. 1, Paris, Armée de Terre, 2008, p. 288.

centre de gravité [37] ennemi comme étant la Sicile et dans une moindre mesure la Sardaigne. Sur le plan géopolitique tout d'abord, la Sicile occupait une situation centrale pour les relations commerciales, elle contrôlait le détroit de Messine et était enfin une base incontournable vers le Sud pour contenir Carthage. Sur le plan économique, elle était riche en blé et sa possession permettait de faire main basse sur des cités grecques prospères. La Sardaigne, plus excentrée, n'en était pas moins un centre économique important qui permettait l'importation de blé, de plomb et d'esclaves [38]. En un mot, la conquête de ces deux îles permettait d'assécher fortement Carthage en ressources économiques. Ce fut chose faite en 241 av. J.-C. et, lors de cette guerre, émergea vraisemblablement la puissance navale romaine.

b) Et sur le plan tactique ?

Trois principes de la guerre, théorisés par le maréchal Foch au XX^e^ siècle, peuvent être considérés comme pérennes par-delà les siècles : il s'agit de la *concentration des efforts*, de l'*économie des moyens*, et de la *liberté d'action* [39]. Ce qui veut dire que, pour prétendre l'emporter, toute armée moderne doit être capable de manœuvrer, d'appliquer et varianter ses efforts, de s'adapter sans subir, et de faire face aux situations non conformes et non prévues. Dès cette époque, Rome appliqua sans nul doute le premier principe de concentration des efforts, mais les autres restèrent encore à l'état embryonnaire.

Car, pour atteindre ces objectifs, l'armée romaine devait impérativement être capable de commander de manière coordonnée toutes les fonctions opérationnelles [40] dont elle disposait alors, comme l'infanterie/génie, la cavalerie, les frondeurs, les archers et même la marine. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le combat interarmes [41]. Force est de constater que cette maîtrise restait encore sommaire au III^e^ siècle et, pour l'essentiel, en gestation.

Capacité de manœuvre et combat interarmes : peut mieux faire

L'armée romaine restait en effet à la veille de Cannes un instrument incomplet qui était le fruit de son époque. Elle n'était d'ailleurs pas une armée permanente et n'était levée qu'en cas de guerre. Il était inévitable

37. *ibid.,* p. 117 : Il est défini militairement comme la « source de puissance, matérielle ou immatérielle, d'où sont tirées la liberté d'action, la force physique et la volonté de combattre ».

38. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 109 et 117. Voir aussi Polybe, I, 79, 6 : « Voilà comment fut perdue la Sardaigne. C'est une île remarquable par son étendue, la densité de sa population et la fertilité de son sol. »

39. TTA 106, p. 339 : La « concentration des efforts » est la « convergence dans l'espace et le temps des actions et des effets des différentes fonctions opérationnelles ». L'« économie des moyens » est « la répartition et application judicieuses des moyens en vue d'obtenir le meilleur rapport capacités / effets pour atteindre le but assigné » ; *ibid*., p. 340 : la « liberté d'action » est la « possibilité pour un chef de mettre en œuvre ses moyens à tout moment et d'agir malgré l'adversaire et les diverses contraintes imposées par le milieu et les circonstances en vue d'atteindre le but assigné ».

40. Voir TTA 106, p. 215.

41. Centre de doctrine d'emploi des forces, *Les Fondamentaux de la manœuvre interarmes*, p. 13 : « L'action interarmes est la règle de base de toute force, car elle seule permet la conduite d'opérations tactiques complètes. Elle impose d'unifier sous un même commandement unique les actions des fonctions opérationnelles ou composantes, pour les faire coopérer à l'atteinte d'un objectif commun. »

que des problèmes de compétences et d'entraînement survinssent après une longue période de paix.

L'infanterie légionnaire régnait encore sans partage et constituait le cœur de l'outil militaire. La *triplex acies,* qui en constituait déjà la formation type au combat, était une articulation assez sophistiquée, qui resta en usage jusqu'à la bataille d'Andrinople en 378. Elle permettait une certaine capacité de manœuvre et de relève interne décrite par Tite-Live [42]. Elle manquait toutefois de souplesse pour réagir aux situation non conformes et non prévues. C'est ainsi que les Romains semblent avoir adopté l'ordre manipulaire (deux centuries à 60 hommes) [43] à l'occasion des guerres samnites (343-341 av. J.-C.), parce que le combat en montagne nécessitait de conduire un combat décentralisé. Toutefois, l'analyse des batailles de cette époque démontre encore l'usage d'un outil trop monolithique, peu manœuvrant et adaptable, comme l'illustre la bataille de Tunis en 255 av. J.-C. [44] déjà évoquée, et surtout celles de la Trébie en 218 av. J.-C. [45] et de Cannes [46] qui seront étudiées plus loin. L'influence de la phalange grecque qui poussait droit vers l'avant y était indéniablement encore très prégnante et les combinaisons tactiques encore trop sommaires, le tout amplifié par le manque d'imagination et d'audace de généraux non professionnels (*voir supra*).

Dominée par l'infanterie, l'armée romaine connaissait de longue date l'usage de la cavalerie [47], et les alliés apportaient dans ce domaine une contribution significative. Mais assez marginalisée et finalement assez peu nombreuse, elle ne fut jamais dans la doctrine l'arme de la décision, et fut donc souvent surclassée. La présence d'archers et de frondeurs n'est, elle, attestée que tardivement en 217 av. J.-C., lorsqu'un contingent fut envoyé aux Romains par Hiéron de Syracuse après la bataille du Lac Trasimène [48]. Ils étaient en fait des mercenaires et peut-être s'agissait-il d'archers crétois, très réputés à l'époque. Enfin, l'artillerie reste à cette époque, dans les textes du moins, complètement absente du champ de bataille, même si son existence chez les Grecs est avérée dès le début du IVe siècle [49].

Les gros progrès du génie et de la poliorcétique

En matière du génie les compétences romaines semblent être longtemps restées incomplètes. Le siège de Véies, qui aurait duré dix ans comme le siège de Troie, ne montre que des capacités de blocus essentiellement.

42. Tite-Live, VIII, 8, 2-19.

43. *ibid.,* VIII, 8, 2 : « Ils se rangeaient d'abord par phalanges, comme les Macédoniens; ensuite ils disposèrent leurs troupes par manipules, divisés enfin en plusieurs sections. » La centurie comprendra plus tard 80 hommes.

44. Polybe, I, 31-35.

45. *ibid.*, III, 74, 6 ; Tite-Live, XXI, 47.

46. Polybe, III, 106-118 et Tite-Live, XXII, 40-52.

47. Tite-Live, I, 13, 8. Voir aussi *ibid.*, I, 14, 6-7 pour le rôle de la cavalerie au siège de Fidènes et Plutarque, *Vie de Romulus*, 13.

48. *ibid.*, XXII, 37, 7-8. Voir aussi Polybe, III, 75 : « Ils dépêchèrent aussi des émissaires auprès de Hiéron pour lui demander son concours et celui-ci leur envoya cinq cents Crétois et mille peltophores. »

49. Selon Diodore de Sicile, XIV, 42-43, la catapulte aurait été inventée par Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, qui l'aurait utilisée pour la première fois au siège de Motya en 397 avant J.-C. contre les forces carthaginoises. Elle est peut-être plus ancienne.

En 296 av. J.-C., les sièges de Murgentia, Ferentium et Romulea n'attestent pas de savoir-faire très sophistiqués, comparés aux capacités grecques de l'époque [50]. Il en va de même de la prise d'Aquilonia en 293 av J.-C., dont les portes furent enfoncées par les légions formant la tortue [51]. En revanche, le siège d'Agrigente (262 av. J.-C.) démontre d'indéniables capacités du génie, avec deux camps romains, un mur de défense extérieur et intérieur, des fortins et un dépôt de vivres. Mais la durée du siège, six mois, indique que les Romains n'avaient encore que des capacités de blocus, mais peu d'assaut. Il faudra attendre le siège de Syracuse en 212 av. J.-C. pour que soient enfin confirmées des capacités sophistiquées et complètes en matière de poliorcétique : blocus mais aussi attaques combinées par voie de mer et assaut de la ville [52].

Naissance d'une marine

À l'époque du siège de Syracuse, la marine romaine était désormais redoutable. Car une fois le Latium conquis, Rome avait été rapidement opposée à des adversaires qui lui imposèrent la lutte pour la domination des mers. Une flotte romaine est attestée dès la guerre contre Pyrrhus comme à Tarente en 282 av. J.-C. [53]. Elle se développa nettement à l'occasion de la première guerre punique, qui emmena les légions en Sicile, en Sardaigne et même en Afrique. Elle connut même alors un certain nombre de victoires navales, comme à Myles 260 av. J.-C. [54], Ecnome (256 av. J.-C.) [55] et aux îles Ægates (241 av. J.-C.) [56]. Elle connut aussi des défaites, comme à Drépane [57]. Pendant cette guerre contre Carthage, Rome aurait perdu quelque 700 navires, contre 500 pour les Carthaginois [58]. L'apprentissage n'était pas encore terminé. Mais en combattant Carthage sur terre et sur mer, Rome prépara dès cette époque sa domination sans partage sur la Méditerranée. La marine fut dès lors un formidable multiplicateur d'efficacité pour l'armée de Terre [59].

I.3. La rupture : les limites de la légion à l'exemple de la deuxième guerre punique

La deuxième guerre punique, qui eut lieu de 218 à 202 av. J.-C., vit en deux ans et quatre batailles la faillite du modèle militaire romain qui avait conquis toute l'Italie. Cette situation inédite força Rome à s'adapter rapidement pour ne pas périr. À l'issue de cette épreuve sans précédent, le modèle

50. Diodore de Sicile, X, 17.
51. Diodore de Sicile, X, 41.
52. Tite-Live, XXV, 23-31. Frontin, *Stratagèmes*, III, 3, 2. Polybe, VIII, 3.
53. Dion Cassius, IX, fr. 105 ; Appien, *Livre des Samnites*, fr. 7, 1 Goukowsky.
54. Polybe, I, 22-23.
55. Polybe, I, 25-29.
56. Polybe, I, 59-61.
57. Polybe, I, 49-52
58. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, *op. cit.* [n. 2], p. 125-126.
59. La marine demeura toujours subordonnée aux forces terrestres.

du consul/chef militaire avait vécu, et l'héritage hoplitique grec était soldé. Les légions étaient prêtes pour la conquête du bassin méditerranéen.

I.3.1. Les signes avant-coureurs du désastre : entre manque de réflexion tactique, conformisme ou amateurisme

a) Batailles du Tessin (218 av. J.-C.) [60] et de la Trébie (218 av. J.-C.) [61]

Hannibal, en guerre contre Rome, déboucha dans la plaine du Pô après cinq mois de marche depuis l'Espagne. Ses troupes étaient fatiguées et découragées. Selon Polybe, elles ne comprenaient plus, après le franchissement des Alpes, que 12 000 Africains, 8 000 Ibères pour l'infanterie et 6 000 chevaux pour la cavalerie [62]. Pourtant il défit l'armée romaine au cours de deux engagements successifs.

La bataille du Tessin ne fut qu'un engagement de cavalerie. Le consul Publius Cornelius Scipion, qui poursuivait Hannibal depuis la Gaule, arriva dans la précipitation et récupéra à la hâte des légions stationnées dans la région pour combattre les Boïens [63]. Cet outil militaire, rassemblé dans l'urgence, était vraisemblablement incomplet, sans doute peu aguerri et sans véritable cohésion opérationnelle. C'est sans doute la raison pour laquelle il lui préféra la cavalerie et une unité de *Iaculatores* [64]. Or ces troupes étaient principalement fournies par les alliés et comprenaient sans doute peu de soldats romains. De plus, on peut raisonnablement penser que, arrivant de Gaule avec « une poignée d'hommes » [65], il connaissait mal la valeur réelle des soldats qu'il commandait. Son engagement prématuré, face à une cavalerie ennemie qu'il savait redoutable (6 000 hommes avec la cavalerie lourde carthaginoise au centre et légère numide aux ailes), est donc manifestement une imprudence et le signe d'une certaine fébrilité. Bousculées et enveloppées, les troupes romaines furent défaites et Scipion blessé. Toutefois, l'essentiel de son appareil de combat restait intact.

À la Trébie un peu plus tard, les fautes de son collègue au consulat, Tiberius Sempronius Longus, qui avait succédé à Scipion blessé, furent encore plus lourdes. Tout d'abord, il refusa la proposition de Scipion de passer l'hiver à entraîner ses légions visiblement peu aguerries [66]. Ensuite, grisé par son succès dans un combat de cavalerie de rencontre le jour précédent [67], Sempronius se laissa emporter dans une improvisation pour le moins hasardeuse qui lui coûta la victoire. Les forces carthaginoises et romaines étaient séparées par la rivière Trébie. Hannibal décida d'attirer les Romains sur le champ de bataille qu'il avait choisi et qu'il avait longuement reconnu. Il donna donc l'ordre à ses cavaliers numides de passer la rivière, de harceler les avant-postes romains et de les attirer sur son terrain. Sempronius tomba

60. Polybe, III, 65-66 ; Tite-Live, XXI, 46.
61. Polybe, III 71-74 ; Tite-Live, XXI, 52-56
62. Polybe, III, 2-7. Ses effectifs étaient encore de 38 000 fantassins et 8 000 cavaliers après le passage du Rhône.
63. Polybe, III, 56, 6.
64. Infanterie légère alliée, équipée de javelots.
65. Polybe II, 56, 5.
66. Polybe, III, 70, 4.
67. Polybe, III, 69, 8-14 et 70, 1 ; Tite-Live, XXI, 52-53.

tête baissée dans le piège. Il fit sortir son armée dans la précipitation avant qu'elle ait pu se sustenter et lui fit franchir la rivière avec de l'eau jusqu'aux épaules, alors qu'il régnait un froid glacial de décembre. Très affaiblie par le froid et la faim, l'armée romaine engagea le combat dans les conditions les plus désastreuses possibles, sans reconnaissance préalable du terrain et sans connaissance réelle du dispositif ennemi. Face à elles, les troupes carthaginoises savaient ce qu'elles avaient à faire. Elles avaient reconnu le futur champ de bataille, s'étaient bien reposées au chaud avant le combat et avaient pris grand soin de se nourrir [68]. S'il possédait une supériorité numérique relative en infanterie, Sempronius était très largement inférieur en cavalerie [69]. Or celle-ci faisait la force des troupes carthaginoises qui enveloppèrent les ailes romaines. L'armée romaine n'était toutefois pas complètement exterminée. Dix mille hommes purent s'échapper et rejoindre Plaisance avec Sempronius [70].

I.3.2. L'embuscade du lac Trasimène (217 av. J.-C.) [71]

Si l'on en croit Tite-Live et Polybe, la défaite romaine est principalement due à l'incompétence du consul romain Gaius Flaminius Nepos. Ces deux auteurs nous livrent l'un et l'autre le portrait sévère d'un homme prétentieux et infatué de lui-même, mais sans véritables compétences militaires [72]. C'est un portrait similaire qui sera dressé de Varron un peu plus tard à Cannes.

Engagé à la poursuite d'Hannibal qui progressait vers le Sud, et désireux de s'assurer un succès rapide, Flaminius engagea imprudemment ses forces un matin brumeux, sur une étroite bande côtière, coincée entre le lac Trasimène et la montagne. C'était la configuration la plus défavorable pour les Romains. Dans ce défilé, les unités étaient obligées de progresser les unes derrière les autres sans possibilité de manœuvrer, comme l'aurait fait une armée en marche (*agmen longissimum*) qui n'aurait rien eu à craindre de la proximité de l'ennemi. C'est précisément ce lieu qu'avait choisi Hannibal pour lui tendre une embuscade. Or, malgré la proximité de l'ennemi et en dépit d'un épais brouillard, Flaminius négligea (comme aux Fourches caudines) d'envoyer des éclaireurs qui auraient pu affiner le renseignement, ce qui est une faute impardonnable. Aucune flanc-garde ne fut placée côté montagne, et il ne fut jamais en mesure de déceler l'embuscade qui lui était tendue. Dès lors, le piège était parfait. Lorsqu'il tomba à la sortie du défilé sur la butée mise en place par Hannibal, il fut en même temps coincé par la cavalerie punique qui surgit sur ses arrières, tandis que les troupes carthaginoises dévalèrent des hauteurs. Son dispositif étant trop étiré pour pouvoir donner des ordres, incapable de réagir et de manœuvrer, en raison de l'étroitesse des lieux et d'un ennemi surplombant, Flaminius fut tué avec 15 000 hommes

68. Polybe, III, 71-74 ; Tite-Live, XXI, 55.

69. Selon Polybe, III, 72, 6-13 et Tite-Live XXI, 55. Hannibal avait à sa disposition 8 000 troupes légères et frondeurs baléares, une infanterie de 20 000 hommes et 10 000 cavaliers. Les forces romaines s'élevaient à 16 000 Romains et 20 000 alliés pour l'infanterie et à 4 000 chevaux.

70. Polybe, III, 74, 6 ; Tite-Live, XXI, 47.

71. Polybe, III, 82-85 ; Tite-Live, XXII,4-7.

72. Polybe, III, 80-81 ; Tite-Live, XXII, 3. On sait toutefois que l'aristocratie romaine, à laquelle étaient liés des historiens comme Polybe ou Tite-Live, méprisaient les généraux issus de la plèbe, ayant forcément des défauts de caractère qui les rendaient incompétents. C'était le cas de Flaminius.

de ses troupes. 10 0000 soldats romains échappèrent en désordre au désastre, tandis qu'on ne déplorait que 1 500 [73] à 2 500 morts [74] côté carthaginois.

I.3.3. Le désastre ultime : Cannes (216 av. J.-C.) [Fig. 1] [75]

La bataille de Cannes se déroula le 2 août 216 avant J.-C et eut lieu dans les Pouilles. Malgré les pertes importantes des trois batailles précédentes, l'armée romaine et alliée avait réussi à rassembler environ 80 000 hommes (seize légions) et 6 000 cavaliers, selon Polybe.

Hannibal n'aurait possédé, selon Polybe, qu'une armée de 40 000 hommes. Outre son infériorité numérique manifeste, sa faiblesse résidait dans son infanterie celte et ibère de valeur médiocre. Ces mêmes peuples étaient en revanche d'excellents cavaliers qui, avec leurs homologues numides, dotaient Hannibal d'une cavalerie de grande qualité, forte d'environ 10 000 chevaux. Son autre atout majeur était l'infanterie lourde carthaginoise qui pouvait prétendre rivaliser avec la légion romaine.

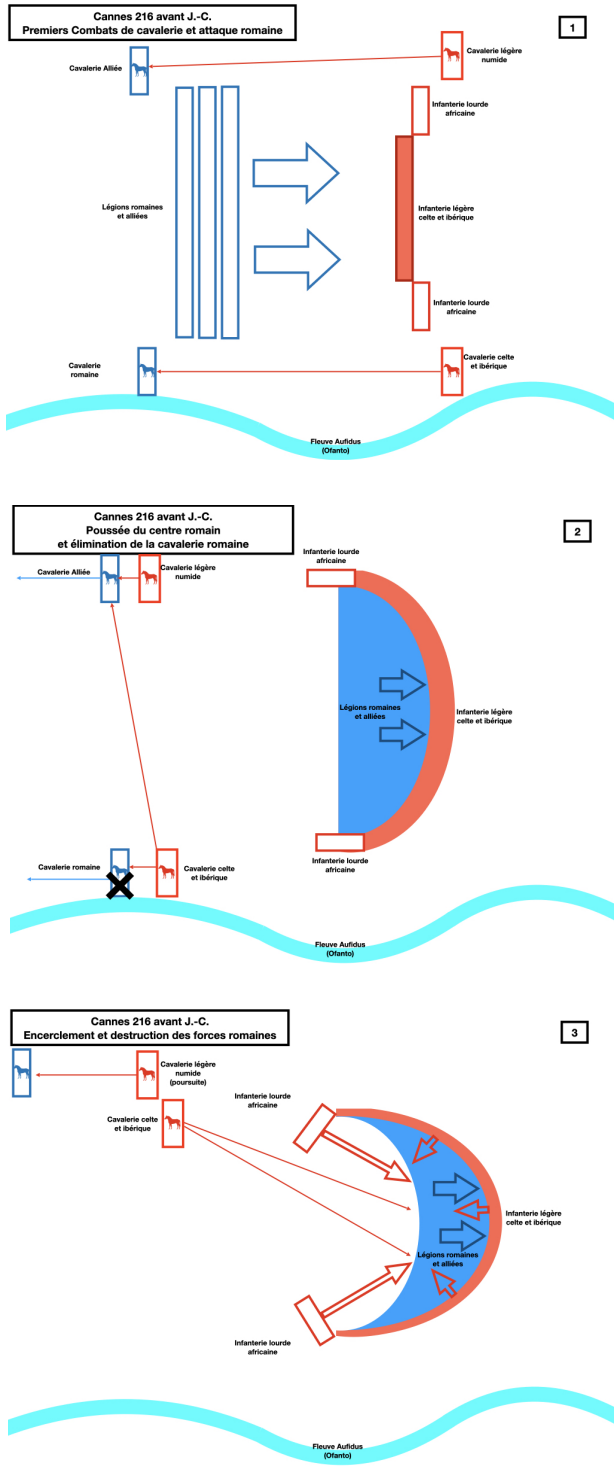
L'armée romaine possédait donc une supériorité numérique globale d'environ deux contre un, ce qui lui conférait de bonnes chances de succès. Mais sa faiblesse principale résidait dans son système bicéphale de commandement déjà évoqué. Chacun des consuls, Varron et Paul-Émile, dirigeait seul les opérations un jour sur deux. Paul-Émile avait compris, en général accompli, que la plaine de Cannes était trop favorable aux mouvements de la cavalerie carthaginoise, largement supérieure à celle de Rome. Il était partisan d'attendre de trouver un terrain plus favorable à l'infanterie romaine avant d'engager le combat. Mais, nous dit Tite-Live, « Varron, à qui le sort donnait le commandement, sans consulter nullement son collègue, arbora le signal du combat » [76].

Or, Varron était un pur politique, élu consul mais sans véritable compétence militaire comme l'était Flaminius avant lui. Il ne vit dans son outil de combat qu'une simple phalange hoplitique et monolithique, sorte de gigantesque bélier uniquement fait pour exercer sa puissance de choc dans le centre adverse. À aucun moment, il ne semble avoir fait l'effort de « penser l'ennemi » et d'analyser son dispositif. Au total, sans véritable articulation de son dispositif, il perdait d'emblée toute capacité d'adaptation et de réarticulation, d'initiative et donc de liberté d'action. Les flancs de Varron demeuraient d'autre part vulnérables, seulement garantis par une cavalerie romaine et alliée inférieure numériquement et qualitativement à la cavalerie adverse. Enfin, il n'avait gardé à sa disposition aucune réserve, malgré une armée très importante.

Connaissant parfaitement la doctrine d'emploi de l'armée romaine, Hannibal eut le génie d'adapter un dispositif exactement contraire. Il opposa au centre romain constitué des meilleures troupes de Varron, ses troupes les plus faibles, c'est-à-dire l'infanterie celte et ibère, tandis qu'il plaçait sur les

73. Polybe, III, 85, 5. Gaulois pour la plupart.
74. Tite-Live, XXII, 7.
75. Polybe, III, 106-118 et Tite-Live, XXII, 40-52.
76. Tite-Live, XXII, 45.

Figure 1
Bataille de Cannes : 216 avant J.-C.



ailes ses troupes d'élite, notamment son infanterie lourde carthaginoise et sa cavalerie.

Lorsque les légions romaines et alliées passèrent à l'attaque, elles enfoncèrent assez facilement l'infanterie celte et ibère dont nous avons déjà dit la médiocrité. De son côté, Hannibal commença par neutraliser les cavaleries romaine et alliée sur les ailes, grâce à sa propre cavalerie. Puis il laissa l'armée de Varron pénétrer toujours plus profondément au cœur de son dispositif, avant de refermer son piège. Ses ailes, formées des troupes d'infanterie d'élite et de la cavalerie qui les avaient rejointes, restaient intactes et n'avaient intentionnellement pas reculé. Elles refermèrent bientôt les pinces de leur puissante tenaille sur le gros du dispositif romain qui fut totalement encerclé et anéanti. Le désastre était dès lors consommé, et Rome n'avait plus d'armée [77].

La simplicité foudroyante de ce plan de bataille reste encore aujourd'hui une référence absolue. Hannibal était en état d'infériorité numérique manifeste et possédait une armée à la valeur disparate, passablement affaiblie par la longue route suivie depuis l'Espagne, la traversée des Alpes et de durs combats. Une partie d'entre elle, l'infanterie celte et ibère notamment, était composée de mercenaires qui réclamaient leur solde et pouvaient déserter à tout instant. Elle était éloignée de ses bases et isolée en territoire hostile, sans possibilité de recevoir des renforts immédiats. On sait également que sa logistique n'était pas assurée dans la durée et qu'elle constituait un gros souci pour le général carthaginois. Et pourtant, il sut transformer ses propres faiblesses en force, en exploitant au mieux les compétences de chacune de ses troupes. Et surtout, il sut « penser l'ennemi ». Sachant comment l'armée romaine manœuvrait sur le champ de bataille, il sut utiliser les qualités et la force de l'ennemi pour le mettre à terre.

L'analyse de la bataille de Cannes confirme qu'en 216 av. J.-C., le combat interarmes était encore au stade embryonnaire. L'infanterie restait bien « la reine des batailles » et la cavalerie un parent pauvre à la doctrine balbutiante, qui ne fut à aucun moment en mesure de faire pièce à la puissante cavalerie d'Hannibal. Celle-ci était en revanche une pièce maîtresse du dispositif carthaginois. Elle possédait une capacité de manœuvre avérée, qu'elle manifesta dès le début du combat en neutralisant d'emblée la cavalerie de Varron. Elle sut ensuite se réarticuler pour participer à la manœuvre d'encerclement des légions romaines, aux côtés des unités d'infanterie lourde. Le combat interarmes, pour imparfait qu'il fût lors de cette bataille, était bien davantage le fait des troupes d'Hannibal que de celles de Rome.

Notons que les appuis (archers, frondeurs) ne semblent avoir pris à Cannes qu'une place anecdotique des deux côtés [78], ce que confirme leur faible nombre côté romain (entre 500 selon Polybe et 1000 selon Tite-Live) [79]. Leur usage semble avoir été similaire chez les deux protagonistes, c'est-à-dire

77. *ibid.*, XXII, 49 : « On estime les pertes à 45 000 fantassins et 2 700 cavaliers, citoyens et alliés en nombre à peu près égal ; […] vingt-neuf tribuns militaires, d'anciens consuls, d'anciens préteurs ou édiles […] ; en outre, quatre-vingts sénateurs ou magistrats ayant rang de sénateurs. »

78. *ibid*, XXII, 46.

79. *ibid.*, XXII, 37, 7-8. Voir aussi Polybe, III, 75.

qu'ils furent chargés du combat préliminaire, avant le grand choc frontal. Il n'en est d'ailleurs plus question ensuite. L'artillerie lourde est encore à cette époque la grande absente du champ de bataille.

II. NAISSANCE DE LA MODERNITE ET CONQUÊTE DU MONDE

II.1. Les suites de Cannes : Zama (202 av. J.-C.) [Fig. 2]

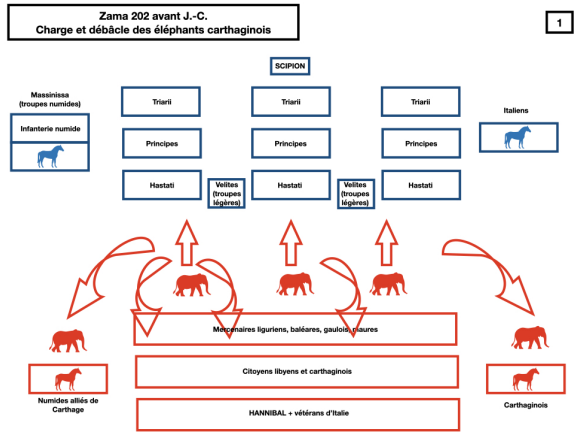
La transformation radicale de l'armée romaine qui suivit le désastre de Cannes en fit cet outil redoutable que nous connaissons et qui lui permit de conquérir le bassin méditerranéen. Après Cannes, les Romains reconstituèrent et adaptèrent patiemment leur appareil militaire. C'est vers cette époque que l'on peut situer la légion décrite par Polybe [80]. Elle comptait environ 4 200 hommes d'infanterie lourde, parfois 5 000 en cas de danger exceptionnel. Elle restait organisée sur le modèle de la *triplex acies* (*hastati, principes et triarii*) [81] manipulaire [82]. L'ordre manipulaire existait, nous l'avons dit, dès les guerres samnites, mais il est généralement admis que sa montée en puissance comme unité de combat usuelle date des opérations dans la péninsule ibérique à la fin du IIIe siècle [83]. Le manipule devint incontournable après le désastre de Cannes, où son utilité avait été parfaitement négligée comme unité de manœuvre.

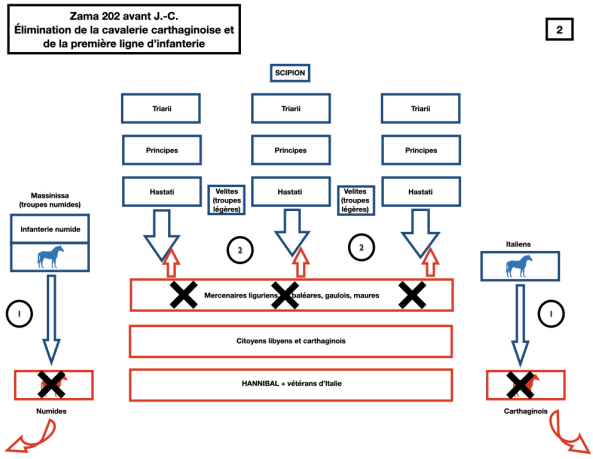
Mais la particularité de ces légions, c'est qu'elles comprenaient une part non négligeable d'infanterie légère, les *velites*, soit environ 1 200 hommes, recrutés parmi « les plus jeunes et les moins riches ». Elle ne comprenait en revanche que 300 cavaliers, ce qui est fort peu et ne constituait au mieux qu'une force d'appoint et de reconnaissance qui ne permettait aucune véritable manœuvre autonome. La légèreté de leur équipement interdisait également de prétendre à des charges décisives sur le champ de bataille. Des unités de cavalerie alliées importantes et aguerries, comme celle de Massinissa à Zama, devinrent donc primordiales et très utilisées. Il en fut de même des archers et frondeurs également fournis en nombre par des apports extérieurs. L'artillerie restait, elle, toujours absente de son organisation.

À Zama, l'armée romaine avait tiré tous les enseignements du désastre de Cannes. La flexibilité de son dispositif permit à Scipion de s'adapter à l'évolution du combat et de conserver sa liberté d'action tout au long de la bataille. Les légions, bien articulées en manipules manœuvrants et rangés sur trois lignes (*triplex acies*), furent les plus souples et les plus manœuvrantes. L'attaque préalable des 80 éléphants d'Hannibal put être amortie par le choix d'un dispositif volontairement flexible et ouvert entre les manipules. Elle avorta rapidement lorsque les animaux paniquèrent au bruit des trompettes et des clairons romains. Les ailes carthaginoises furent ensuite

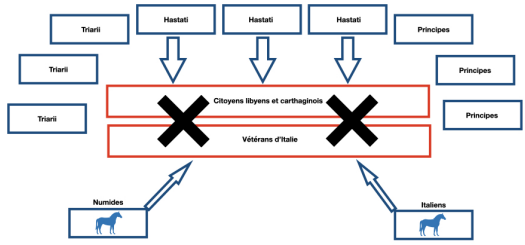
80. Polybe, I, 16, 2. et VI, 19, 8.
81. Polybe, VI, 23-23.
82. Polybe, VI, 24.
83. Appien, *Ibérique*, 40. Polybe, XI, 23, 1, en Espagne en 206 av. J.-C. : « Scipion prit alors à l'aile droite les trois premières turmes de cavalerie avec, devant eux le nombre habituel de vélites, ainsi ce que les Romains appellent une cohorte, c'est-à-dire trois manipules ». Le mot « manipule » est beaucoup employé par Tite-Live dès ses premiers livres, ce qui est douteux. Voir par exemple Tite-Live, II, 11, 8 sur l'épisode du siège de Rome par Porsenna vers 507 av. J.-C.

Figure 2
Bataille de Zama : 202 avant J.-C.









neutralisées dans la foulée par les cavaleries numide de Massinissa et italienne de Laelius. Il s'agissait à l'évidence d'anéantir la capacité de manœuvre d'Hannibal qui avait fait son succès à Cannes et qui était naturellement redoutée. Après que les légions eurent provoqué la rupture du dispositif adverse au centre (concentration des efforts), ce fut cette même cavalerie qui, aux ailes, prit à revers la troisième ligne carthaginoise formée des vétérans d'Italie et permit son anéantissement. Les leçons de Cannes avaient été retenues.

II.2. Fin de la phalange macédonienne : les Cynoscéphales (197 av. J.-C.) [Fig. 3]

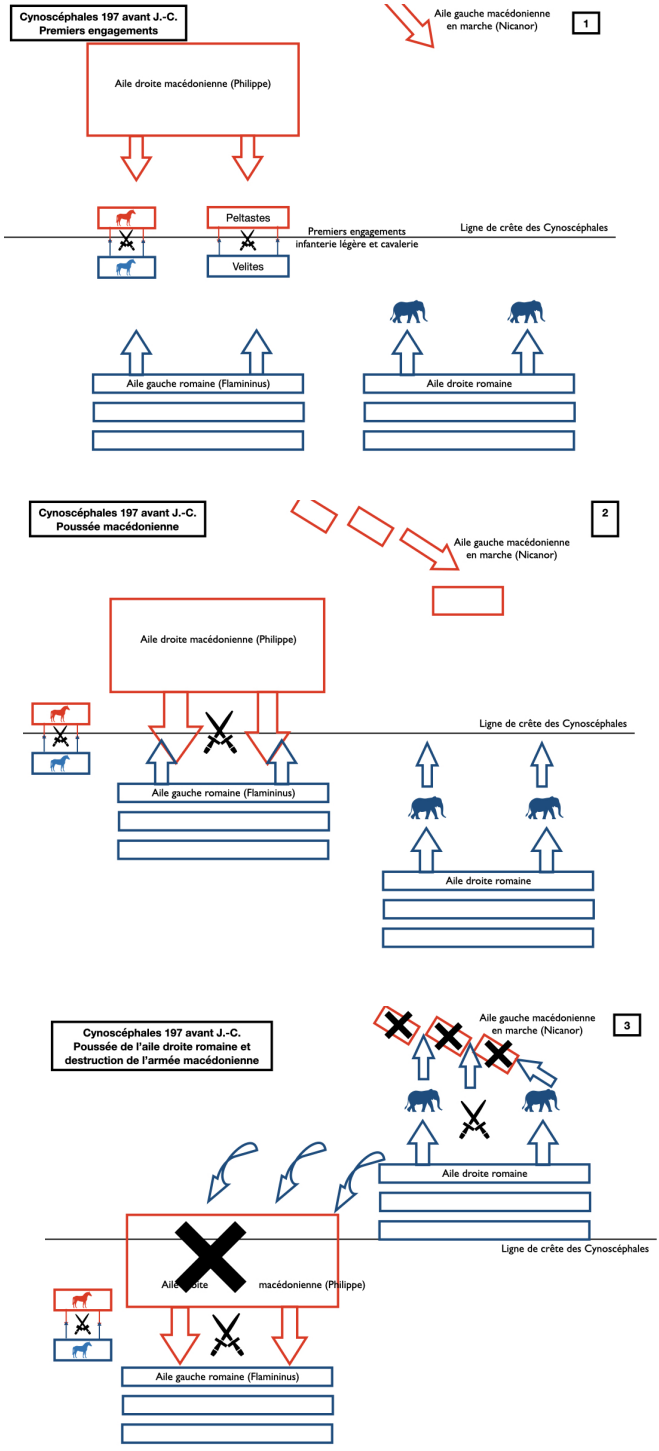
Dès lors, l'armée romaine, forte du prestige que lui conférait sa victoire sur Carthage, n'hésita plus à intervenir dans les affaires de la Grèce. Il était désormais inévitable qu'elle se heurtât tôt ou tard à la meilleure armée de l'époque, réputée invincible, la phalange macédonienne. La bataille des Cynoscéphales (« Têtes de chien »), qui eut lieu en Thessalie en 197 av. J.-C., constitue à cet égard une rupture. Elle mit fin à plus de cent cinquante années de domination militaire hellénistique.

L'armée romaine, commandée par Flamininus, était typiquement celle de Zama. Nul n'est besoin d'insister sur ses qualités. La phalange de Philippe V, roi de Macédoine, était, elle, l'héritière du formidable outil militaire des conquêtes d'Alexandre le Grand [84]. Sa principale qualité résidait dans sa puissance de choc délivrée par d'immenses sarisses (lances) de six ou sept mètres, qui en faisaient un outil de rupture réputé irrésistible. Elle possédait toutefois une capacité de manœuvre très réduite. Les sarisses, lourdes et longues, étaient inadaptées aux changements de direction de circonstance. Le combattant lui-même était forcément « empêtré » par cet outil aussi efficace qu'encombrant et lourd. En un mot, la phalange devenait vulnérable dès lors que l'ennemi savait et pouvait manœuvrer. Pour pallier cet inconvénient, les champs de bataille étaient choisis avec soin pour lui garantir un couloir d'attaque le plus plat possible, qu'elle occupait dans l'idéal sur toute sa largeur, sans possibilité de débordement de l'ennemi. Cette configuration étant rare, la phalange devait donc impérativement être fortement protégée sur ses flancs. En résumé, elle n'aimait ni le combat de rencontre ni l'imprévu. Ce fut pourtant ce qui arriva aux Cynoscéphales.

Les deux armées, qui se cherchaient, n'étaient séparées que par la croupe qui donna ensuite son nom à la bataille. Celle-ci débuta comme une simple escarmouche d'éclaireurs, sorte de combat de rencontre par un temps exécrable et brumeux. Elle dégénéra en combat majeur lorsque chacun des protagonistes renforça progressivement ses propres troupes. Le terrain n'avait donc été ni anticipé, ni préparé et il était défavorable à la phalange,

84. Comme l'étaient les autres armées hellénistiques de l'époque, les armées séleucide et ptolémaïque.

Figure 3
Bataille des Cynoscéphales 197 avant J.-C.



ce dont avait conscience Philippe de Macédoine qui choisit néanmoins le combat [85].

Le roi de Macédoine, à la tête du flanc droit, réussit à se saisir du sommet de la colline et y fit ranger sa phalange en bon ordre. Toutefois, son flanc gauche commandé par Nicanor était toujours en ordre de marche et n'avait pas encore rejoint ses positions de combat. Philippe, profitant de la pente, décida néanmoins de passer à l'attaque sans attendre et enfonça aisément le flanc gauche romain, qui fut sur le point d'être détruit. Flamininus fit alors une bascule d'effort. Le flanc droit romain renforcé d'éléphants s'élança violemment à l'attaque des troupes de Nicanor, alors toujours en mouvement. Elles furent bousculées et prirent la fuite. Il ne restait plus dès lors à Flamininus qu'à rabattre ses forces sur la phalange de Philippe et à la prendre à revers. Son inaptitude à la manœuvre est soulignée par Polybe :

> « La phalange ne peut se retourner ni combattre homme à homme ; aussi notre tribun, enfonçant toujours, ne cessa pas de frapper les ennemis, incapables de se défendre » [86].

La panique fut totale et les Macédoniens s'enfuirent ou se rendirent. La précipitation de Philippe V fut sans doute pour partie responsable du désastre, mais l'incapacité de la phalange à manœuvrer et à s'adapter aux évolutions du combat est ici particulièrement flagrante. Il est à cet égard assez incompréhensible que les rois de Macédoine et leurs semblables moyen-orientaux n'aient pas su exploiter le retour d'expérience d'une telle défaite pour adapter en conséquence leur appareil militaire. Ainsi, malgré ce désastre, la phalange et sa doctrine demeurèrent-elles en vigueur dans toutes les armées hellénistiques du moment. Aussi, les mêmes défauts produisirent-ils les mêmes effets. Au cours de l'hiver 190-189 av. J.-C., Scipion l'Asiatique, frère de l'Africain, défit la phalange séleucide d'Antiochos III à la bataille de Magnésie du Sipyle [87], en Asie Mineure près de Smyrne (Turquie actuelle). Enfin, Paul-Émile battit le dernier roi de Macédoine Persée à Pydna en 168 av. J.-C. [88]. La phalange sortit définitivement de l'Histoire ce jour-là. L'héritage militaire d'Alexandre le Grand avait été emporté en seulement trois batailles.

II.3. Vers l'armée de César

La portée des réformes de Marius à la fin du IIe siècle avant J.-C. reste aujourd'hui discutée, mais l'ouverture des légions au prolétariat qu'on lui attribue [89] concourut vraisemblablement à l'homogénéisation de la légion, sans distinction d'équipement au sein de la *triplex acies*. Les *hastati*, *principes*, *triarii*, jadis répartis selon le cens, cédèrent progressivement le pas à

85. Polybe, XVIII, 23.
86. Polybe, XVIII, 26.
87. Appien, *Livre syriaque*, 30-36 ; Tite-Live, XXXVII, 37-44 ; Zonaras, IX, 20.
88. Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 13-23 ; Tite-Live, XLIV, 32-46.
89. Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, II, 3, 1 : « Quelque force qu'une longue pratique eût donnée à cette coutume, Marius y mit fin en appelant les pauvres à l'armée. […] Il crut donc devoir abolir dans les armées romaines un mode de recrutement procédant d'un esprit d'orgueil et d'exclusion […]. »

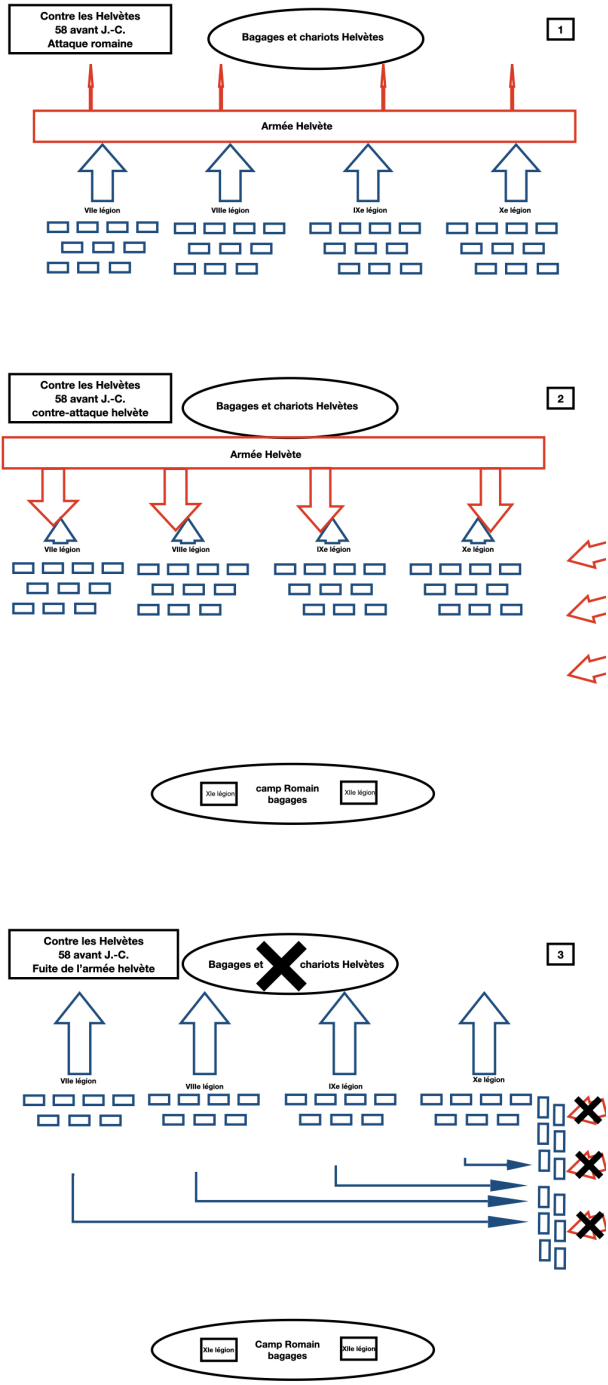
trois lignes homogènes. L'équipement eut tendance à s'uniformiser à défaut d'être identique. Techniquement les légions restèrent des formations très spécialisées d'infanterie lourde. Elles se caractérisaient essentiellement par leur puissance de choc, mais sur le plan tactique, la cohorte (trois manipules), plus puissante, plus souple et plus réactive, parce que sécable et pouvant constituer une unité autonome, remplaça petit à petit le manipule à partir du IIe siècle av. J.-C. Elle devint ensuite une unité de manœuvre communément employée. Les capacités du génie des légions étaient dorénavant très évoluées. Les sièges de Numance [90], d'Alésia (52 av. J.-C.) [91], ou de Marseille (49 av. J.-C.) [92] pendant la guerre civile en sont la preuve. Elles possédaient enfin une grande mobilité, car si l'on en croit Frontin, Marius aurait drastiquement réduit le train logistique (*impedimenta*) et introduit la *furca*, ballot que chaque soldat portait sur l'épaule avec une fourche [93]. L'usage de l'artillerie au sein de la légion semble s'être généralisé vers le IIe siècle avant J.-C., comme le démontre la machine lanceuse de traits découverte à Empurias en 1912 [94]. Ses effets sont attestés par Jules César à de nombreuses reprises, sans qu'il soit réellement possible de décrire son volume et sa nature avec précision. La cavalerie légionnaire fut, elle, quasi supprimée, mais il fut fait appel de manière massive aux cavaleries alliées, que l'on voit dans l'armée de César en Gaule [95]. Les archers restaient fournis par des peuples alliés. Le combat interarmes était donc déjà résolument mis en œuvre de façon quasi moderne dès le Ier siècle avant J.-C.

Rappelons enfin qu'à cette époque la légion n'était toujours pas permanente et qu'elle était normalement dissoute à l'issue des hostilités.

Une bataille particulière, livrée contre les Helvètes [**Fig. 4**] [96], permet de mieux se rendre compte de la manœuvrabilité des légions césariennes. En 58 av. J.-C., poursuivant les Helvètes en migration vers l'Ouest, Jules César engagea le combat quelque part du côté de Bibracte [97]. Il disposait de quatre légions expérimentées (VII, VIII, IX et X) qu'il engagea de front et côte à côte. Celles-ci étaient réparties sur trois lignes selon la formation habituelle de la *triplex acies*. Deux légions nouvellement levées (XI et XII) furent chargées à l'arrière de la garde des bagages (*impedimenta*). Bien qu'inexpérimentées, elles pouvaient éventuellement servir de réserve si la situation l'exigeait. Lorsque les légions de tête engagèrent le combat, elles commencèrent à bousculer l'armée helvète. L'armée romaine subit alors une forte contre-attaque, notamment sur son flanc droit, où se ruèrent à l'assaut 15 000 Boïens et Tulinges. Jules César réagit promptement et ordonna une manœuvre tout à fait audacieuse. Il réussit en effet l'exploit de faire pivoter la totalité de sa troisième ligne pour stopper l'attaque

90. Appien, *Le Livre ibérique*, 188-209.
91. César, *Gall.*, VII, 68-89.
92. César, *Civ.*, II, 1-22.
93. Frontin, *Stratagèmes*, IV, 7. De là serait né le proverbe : « les mulets de Marius ».
94. Visible au musée archéologique de Barcelone : *Guía de los museos de Arte. Historia y arqueología de la Provincia de Barcelona*, Barcelone, Ayutamiento, 1954, p. 26.
95. Voir par exemple César, *Gall.*, VII, 65-66.
96. César, *Gall.*, I, 23-29.
97. Capitale des Héduens. À quelques kilomètres de l'actuelle ville d'Autun : César, *Gall.*, I, 23-29.

Figure 4
Bataille de Jules César contre Les Helvètes



qui menaçait son flanc et son armée. Entendons-nous bien, il s'agit de la troisième ligne (à trois centuries) de chacune des quatre légions engagées, soit un total de douze centuries, l'équivalent en effectifs de deux cohortes. Ces quatre « troisièmes lignes » n'étaient donc initialement pas sous un commandement unique. Pourtant, elles réussirent à pivoter sur leur droite, à repousser l'ennemi et à rétablir l'intégrité du dispositif romain. Cette manœuvre très complexe, exécutée à un moment particulièrement critique de la bataille, démontre la discipline de l'armée romaine au combat, sa modularité et sa capacité d'adaptation. Elle pose la question essentielle de l'officier qui prit alors le combat à son compte et réussit, dans le chaos et le fracas des armes, à fédérer l'action de quatre unités différentes réparties sur toute la largeur du champ de bataille, pour les faire ensuite manœuvrer d'un bloc et avec rapidité, face à un ennemi en attaque. En tout état de cause, nous avons ici un très bel exemple de ce que la liberté d'action représente au combat. C'est la capacité d'être toujours en mesure de réagir et de contrer les situations non prévues et non conformes. Pour ce faire, Jules César avait inclus le principe intangible de disposer d'une réserve systématique.

III. Le « système d'armes légionnaire » sous le Haut Empire

L'armée du Principat, très proche de celle de la fin de la République, est bien connue grâce à Flavius Josèphe et sa *Guerre des Juifs*, mais aussi par le pseudo-Hygin, auteur de l'ouvrage *De munitionibus castrorum,* qui décrit avec précision la construction d'un camp et toutes les unités qui y sont logées. Elle est désormais un outil complexe, articulé autour de la légion, laquelle reste un élément tactique important, mais n'est plus le seul. Elle est dorénavant renforcée de manière structurelle par les fonctions opérationnelles qui lui ont longtemps défaut, le tout constituant un véritable système d'armes au sens militaire moderne du terme, c'est-à-dire un « ensemble comportant une ou plusieurs armes, ainsi que l'équipement, le matériel, les services, le personnel, les moyens de déplacement et de lancement nécessaires à son autonomie » [98].

III.1. La légion, un outil désormais sophistiqué

Cœur du système de combat romain, la légion, formation d'infanterie possédant également des compétences du génie et d'artillerie, ne perdit jamais de son importance sous le Haut Empire et la *triplex acies* resta jusqu'à la fin du IVe siècle encore la formation type utilisée au combat. Pour la première fois de l'histoire, elle possédait un équipement et un armement standardisé (*lorica*, *galea*, *scutum*, *pilum, hasta*, *gladius, pugio*), même s'il n'a certainement jamais été identique d'un bout à l'autre de l'empire. Complétée de ses unités auxiliaires et/ou alliées, elle disposait de capacités qui la rapprochent d'une brigade moderne [99].

L'unité élémentaire restait constituée par la centurie. Elle compta approximativement 80 hommes sous le Haut Empire, tous fantassins, et présentait

98. TTA 106, p. 397.

99. Une brigade de l'armée française possède aujourd'hui, trois régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie blindée (chars), un régiment d'artillerie et un régiment du génie.

beaucoup de similitudes avec ce que nous appelons aujourd'hui l'unité élémentaire (compagnie, escadron). Elle était commandée par un centurion, officier subalterne et l'équivalent du « commandant d'unité » moderne. Une petite centaine d'hommes correspondait sans doute de manière empirique au nombre de soldats qu'un chef militaire pouvait commander à la voix dans le fracas de la bataille. Elle n'était pas sécable et agissait d'un bloc.

Le manipule (deux centuries, soit environ 160 hommes) n'est quasiment plus mentionné dans les textes de la période impériale [100]. En revanche cette période est celle de la prédominance de la cohorte comme échelon tactique de base. Elle est constamment signalée dans les écrits antiques, y compris pendant la période impériale et jusqu'à la fin de l'Empire. Elle était sécable et pouvait être engagée de manière autonome. Il est indéniable qu'elle a été un échelon tactique très utilisé, qui contribua notablement à donner à la légion sa souplesse (relative) et sa bonne capacité de manœuvre. Une cohorte romaine comprenait six centuries, soit environ 480 hommes (ou trois manipules). Là encore, nous retombons très près de chiffres d'une étonnante modernité. Un bataillon moderne en opération comprend généralement entre 500 et 700 hommes.

Enfin, la légion elle-même comprenait dix cohortes ou cinquante-neuf centuries, soit environ 5 200 combattants, auxquelles il fallait ajouter l'artillerie et le soutien (ateliers de réparation avec leurs ouvriers, hôpital de campagne, train des équipages, valets d'armes, etc.). On peut estimer ses effectifs à environ 6 000 hommes, ce qui correspond peu ou prou aux effectifs d'une brigade moderne, le premier échelon tactique interarmes de la plupart des armées du monde aujourd'hui.

En matière de génie, nous nous souvenons que le légionnaire fantassin était devenu depuis longtemps déjà un expert des travaux de siège. Mais il était désormais un vrai bâtisseur. Ainsi, en 69, après la première bataille de Bédriac, Vitellius ordonna-t-il à la légion XIII *Gemina* de participer à la construction d'amphithéâtres à Crémone et Bologne [101]. L'aqueduc de Césarée, qui court le long de la côte de l'Israël moderne, fut construit sous le règne de Trajan par la légion X *Fretensis* pour approvisionner les colonies en eau. Il fut ensuite entretenu par l'armée [102]. Le mur dit d'Hadrien, long de 117 km, fut construit au IIe siècle par les légions II *Augusta*, VI *Victrix*, XX *Valeria Victrix* [103]. De la même manière, les forteresses légionnaires désormais construites en pierres se dotèrent de bâtiments publics sophistiqués, basilique, thermes, hôpitaux, ateliers, greniers etc.

Mais en plus de toutes ces compétences, la légion comprenait désormais une importante artillerie réglementaire [104]. Végèce, qui écrit à la fin du

100. À l'exception d'Ammien Marcellin, XXXI, 12-13, qui l'évoque brièvement à la bataille d'Andrinople en 378. Il n'est toutefois pas possible de savoir quelle signification ce mot revêt pour lui à cette époque tardive.

101. Tacite, *Histoires*, II, 67.

102. A. K. Goldsworthy, *The Complete Roman Army*, Londres, Thames & Hudson, 2003, p. 148.

103. *ibid*., p. 146 et 147.

104. E. W. Marsden, *Greek and Roman Artillery: Historical Developments*, Oxford, The Clarendon Press, 1969, p. 181 estime que l'artillerie réglementaire fut probablement l'œuvre d'Auguste et que sa

IVe siècle, nous rappelle que la légion traditionnelle comportait 55 pièces, soit une par légion, ce qui est considérable [105]. L'objectif de l'artillerie, par-delà les âges, a toujours été de chercher à infliger à l'ennemi le maximum de pertes à distance et/ou à le gêner dans sa manœuvre (destruction et/ou neutralisation). Ses effets étaient déjà à l'époque particulièrement dévastateurs comme le confirme Flavius Josèphe au siège de Jotapata, alors qu'il dirigeait la défense de la place [106]. Si l'archéologie démontre que la plupart des boulets romains faisaient entre deux et six kg, ce que nous appellerions aujourd'hui une artillerie de petit calibre, on a retrouvé à Massada, prise en 73, des boulets de 26 kg et même, à Machaeron, prise en 71, un énorme boulet de 90 kg, preuve de la présence d'une véritable artillerie lourde [107].

Mais, même dotée de ces capacités, la légion restait un outil militaire encore incomplet. Au Ier siècle ces lacunes structurelles étaient définitivement comblées, d'abord grâce aux alliés mais aussi par la création d'unités auxiliaires spécialisées. L'ordre de bataille d'Arrien en 134 contre les Alains en est la preuve [**Fig. 5**] [108].

III.2. L'armée romaine n'est désormais plus réduite à la seule légion

Un complément d'infanterie indispensable

Nous nous souvenons que, très tôt, les chefs militaires romains cherchèrent à étoffer leurs effectifs, et qu'à Cannes, les alliés fournirent la moitié des effectifs d'infanterie (huit légions). Dès la fin de la République, l'armée romaine utilisa également les services d'unités auxiliaires réglementaires, sorte de Légion étrangère avant l'heure. L'infanterie auxiliaire était regroupée en cohortes, quingénaires d'abord, d'une taille similaire aux cohortes de légion (480 hommes environ), puis milliaires, sans doute dès la fin du Ier siècle, avec un effectif évalué à environ 800-850 hommes. Ces unités étaient souvent employées les premières au combat, comme le démontrent de nombreuses scènes de la colonne Trajane [109].

Archers et frondeurs : armes de saturation et d'appui

L'artillerie de légion, si elle était une arme puissante et redoutablement efficace contre les fortifications notamment, demeurait relativement lente et difficile à manœuvrer.

Parmi les fonctions opérationnelles qui faisaient défaut à la légion figure une arme de saturation du champ de bataille, permettant une attrition prématurée de l'ennemi, l'obligeant à « baisser la tête » et à se mettre à l'abri. Seuls les archers, à pied ou à cheval, manœuvriers, souples d'emploi et ayant une cadence de tir très élevée, permettaient de remplir cet objectif

présence était absolument certaine sous Néron.

105. Végèce, *Traité de l'art militaire*, II, 24. En fait, Végèce nous dit qu'il y avait une pièce par centurie, ce qui devrait faire 59 au total.

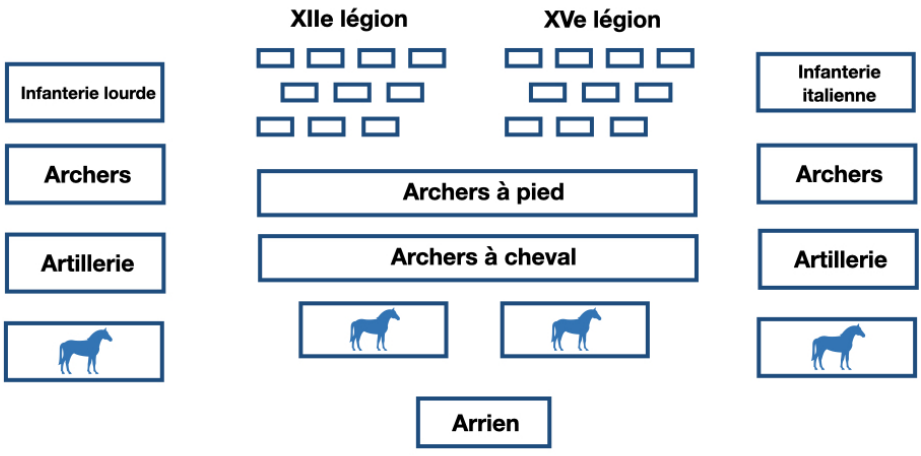
106. Flav., *BJ*, III, 7, 10 et 23.

107. D. B. Campbell, *Greek and Roman Artillery, 399 BC - AD 363*, Oxford, Osprey, 2003, p. 37.

108. Arrien, *Acies contra Alanos*.

109. G. Depeyrot, *Légions romaines en campagne. La colonne Trajane*, Paris, Errance, 2008, par ex. scène 64, p. 106-107 ; scène 69, p. 112-113 ; scène 105 p. 173.

Figure 5
***Acies contre Alanos* (134)**
Ordre de bataille de Arrien contre les Alains



lorsqu'ils étaient utilisés en grand nombre. Leurs effets peuvent être comparés à ceux d'une artillerie légère à tir rapide (des mortiers, par exemple) ou à ceux d'armes d'appui à tir tendu, comme les mitrailleuses lourdes et légères modernes. Agissant en appui des légions, ils usaient l'ennemi et créaient les conditions de l'assaut. Sous l'Empire, l'apport des archers alliés resta important au moins jusqu'à la fin du I^er^ siècle, mais ils se virent très vite adjoindre des unités auxiliaires dédiées. Nous avons également la preuve que les Romains continuèrent à se servir de frondeurs. Ils participaient aussi à la saturation de l'espace de bataille. Ils sont attestés par Jules César lors

de la guerre des Gaules [110], aux sièges de Volandum par Corbulon en 58 [111], de Jotapata en 67 [112] et de Jérusalem en 70 [113], ainsi que par de nombreuses preuves archéologiques. Toutefois, il ne semble pas que des unités auxiliaires de frondeurs aient été formées.

La cavalerie mobile et souple d'emploi

Flavius Josèphe nous rappelle que la légion du Haut Empire ne comprenait plus que 120 cavaliers [114], effectif dérisoire qui n'était probablement utilisé que pour la protection du chef, des missions d'estafette et des reconnaissances ponctuelles. Pourtant, les chefs romains avaient bien compris les avantages de cette composante opérationnelle. Elle seule permettait de se porter loin et de manœuvrer rapidement, d'effectuer des reconnaissances et d'acquérir le renseignement, d'occuper l'espace, de contourner et éventuellement de rompre les formations ennemies lors de la bataille. Ces effets correspondent encore pleinement à ceux de la cavalerie moderne qui est de nos jours blindée, légère ou lourde.

Aussi, l'armée du Principat possédait-elle une cavalerie nombreuse, essentiellement fournie par les auxiliaires, mais aussi par les alliés. Titus lui-même, lors de la campagne de Judée, ne se déplaçait qu'au milieu de ses cavaliers, que ce fût pour les reconnaissances ou pour charger comme à Tarichées en 67 [115]. La colonne Trajane souligne l'apport décisif des troupes du cavalier maure et romanisé Lusius Quietus lors des guerres daciques [116]. Ces unités de cavalerie, véritables régiments montés, étaient nommées « ailes » (*alae*). Comme pour l'infanterie, elles pouvaient être quingénaires (500 cavaliers) ou milliaires (750 cavaliers environ). À titre de comparaison, il est intéressant de constater qu'en 1914, lors de la mobilisation, le sixième régiment de cuirassiers comprenait 672 chevaux (services compris), soit environ 500 sabres. De même, le régiment de cavalerie de la Garde républicaine, dernière « aile quingénaire » montée de l'histoire militaire de notre pays, aligne encore aujourd'hui 460 chevaux.

Les vexillations

Pour être complet, précisons que les Romains savaient déjà créer des unités de circonstance. Il s'agissait de pouvoir projeter rapidement des troupes sur un front particulier, sans retirer pour autant les légions des endroits où elles se trouvaient et où elles demeuraient indispensables. Une ponction était donc faite sur plusieurs formations et une « unité de marche » était créée. Cette dilution de l'appareil militaire répondait, on le comprend, à une situation de pénurie de troupes ; elle affaiblissait d'autant les unités ponctionnées. Mais, souples d'emploi et faciles à mettre sur pied, elles permettaient de

110. Par exemple, César, *Gall.*, II, 7 ; 10 ; 19 ; 24. Ils sont cités vingt-deux fois dans la *Guerre des Gaules*.

111. Tacite, *Annales,* XIII, 39.

112. Flav., *BJ*, III, 7, 4 ; 9 ; 19 ; 24 ; 30.

113. Flav., *BJ*, V, 7, 2. Dion Cassius, LXVI, 4.

114. Flav., *BJ*, III, 6, 2. On se souvient que l'armée décrite par Polybe comprenait encore 300 cavaliers.

115. Flav., III, 10.

116. Depeyrot, *Légions romaines en campagne*, *op. cit.* [n. 111], scènes 5, 26, 61.

combler les brèches à bon compte. Cette pratique existe encore de nos jours avec les groupements tactiques interarmes (GTIA), qui sont la colonne vertébrale de nos troupes en opération. Agrégations *ad hoc* d'unités en provenance de divers régiments, ils permettent de dimensionner l'unité créée à la stricte dimension voulue (économie des moyens) en réunissant toutes les fonctions opérationnelles nécessaires.

L'importance de la marine

Sous le Haut Empire, la marine dominait totalement la Méditerranée (*mare nostrum*), et aurait pu ne plus être qu'une sorte de police des mers. Elle connut pourtant encore de belles heures guerrières en appui des opérations terrestres [117] et vécut son heure de gloire lors du siège de Byzance par Septime sévère en guerre contre Niger (194-195) [118]. Mais, durant cette période, elle fut surtout utilisée pour le transport stratégique [119], qui permettait d'économiser l'armée en amenant rapidement à bon port et sans effort les personnel, matériel, animaux et ravitaillement [120]. Elle comprenait deux flottes majeures, à Misène et Ravenne, auxquelles se rajoutaient quelques escadres de province. De la même façon, dès le Ier siècle, Rome comprit l'utilité d'entretenir une abondante flotte fluviale permanente : *classis Germanica* pour le Rhin, *classis Pannonica* pour le haut Danube, *classis Moesica* pour le bas Danube. Ces vecteurs stratégiques permettaient notamment de pénétrer profondément et rapidement en territoire hostile, dans des régions dépourvues d'axes de communication, et de frapper l'ennemi dans la profondeur, comme les commandos le feraient aujourd'hui. Les grands fleuves d'Europe centrale (Rhin, Danube) et du croissant fertile (Tigre, Euphrate), en particulier, constituaient à ce titre d'excellents axes de pénétration. Notons que le transport des troupes par bateau, qu'il fût fluvial ou maritime, est particulièrement bien documenté sur la colonne Trajane et que l'armée romaine entretenait en son sein des charpentiers de marine. De nombreuses flottes furent ainsi construites de manière *ad hoc* pour couvrir les besoins du moment, comme le montre, en 197-199, la campagne de Septime Sévère contre les Parthes [121].

III.3. Stratégie et tactique à l'exemple de la campagne de Judée (67-70) [**Fig. 6-7**] [122]

La campagne de Judée, commencée par Vespasien, alors général de Néron, et achevée par son fils Titus alors que Vespasien était déjà empereur,

117. Voir par exemple Dion Cassius, LI, 25 et LXVIII, 28 ; Strabon, VII, 1, 3 ; Tacite, *Histoires*, II, 12 et III, 2. *ibid.*, III, 57 ; *Annales*, XIV, 29-30…

118. Dion Cassius, LXXIV, 10-15.

119. La mobilité stratégique se caractérise aujourd'hui encore par la capacité d'une armée à faire face aux menaces lointaines et par son aptitude à rejoindre rapidement le théâtre des opérations. L'immensité de l'Empire faisait de cette équation une donnée centrale pour les forces romaines.

120. Ce que souligne Tacite, *Annales*, II, 5, évoquant l'expédition de Germanicus en Germanie en 16 après J.-C.

121. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXV, 9.

122. Flav., *BJ*, III à VI.

peut être considérée comme un exemple de stratégie et de modernité. Elle pourrait être étudiée dans les écoles de guerre contemporaines.

Le combat interarmes à son apogée

Pour nous permettre de bien saisir ce qu'était une armée romaine en opération, nous avons la chance de connaître précisément, grâce à Flavius Josèphe, l'ordre de bataille de 67 [123]. Il faut préciser que posséder un tel luxe de détails est une rareté dans les textes antiques.

L'armée romaine comprenait en 67 trois légions (V *Macedonica*, X *Fretensis*, XV *Apollinaris*), soit environ 18 000 fantassins/sapeurs, et peut-être 170-180 pièces d'artillerie. Elle possédait également de nombreuses troupes auxiliaires : une aile de cavalerie romaine, cinq ailes de cavalerie syrienne, treize cohortes mixtes, dix cohortes milliaires, pour un total d'environ 4 500 cavaliers et 14 000 fantassins.

Mais ce n'est pas tout. Les troupes alliées lui fournirent également un contingent particulièrement fourni. Ainsi, Antiochus, Agrippa, Sohémos et l'Arabe Malchos amenèrent-ils à leur suite 4 000 cavaliers et 11 000 archers. Nous arrivons donc à un total qui, en fonction des estimations (cohortes quingénaires ou milliaires, unités à plein effectif ou non), aurait atteint 52 000 à 55 000 combattants, ce qui est considérable. Il est intéressant de constater que les légions ne fournirent qu'un tiers environ de l'ordre de bataille et les auxiliaires/unités alliées, les deux autres tiers.

Au siège de Jérusalem en 70, ces forces furent renforcées d'une légion (XII *Fulminata*) [124]. L'armée romaine comprenait alors environ 60 000 hommes et près de 240 pièces d'artillerie.

Cette analyse remet en perspective ce qu'était l'armée romaine au combat. Les troupes auxiliaires et alliées, bien loin d'être de simples forces d'appoint, constituaient au contraire la composante principale de l'armée, non seulement numérique, mais bien souvent aussi au combat.

Mobilité stratégique

Dans une armée à large dominante d'infanterie, la solution la plus simple restait le déplacement à pied. On estime qu'un soldat romain parcourait en moyenne de 25 à 30 km par jour, soit cinq à six heures de marche, pas plus, car il lui fallait ensuite monter le camp. Ce rythme moyen permettait de couvrir rapidement de grandes distances grâce à sa régularité. À titre de comparaison, il est intéressant de constater que l'armée de Napoléon Ier, qui se déplaçait à pied tout comme les légions de Rome, ne mit que 83 jours pour atteindre Moscou en 1812, soit presque deux fois moins de temps que les unités de Panzer de la Wehrmacht en 1941 (158 jours). Nous arrivons donc à ce constat surprenant qu'une unité d'infanterie d'antan pouvait avoir une mobilité stratégique supérieure à celle d'une unité blindée moderne ! Et ce fut bien par voie terrestre que l'armée de Syrie voisine rejoignit le théâtre des opérations.

123. *ibid*., III, 4, 2.
124. *ibid*., V, 2, 6.

Figure 6
Campagne de Vespasien en Judée (67-69)

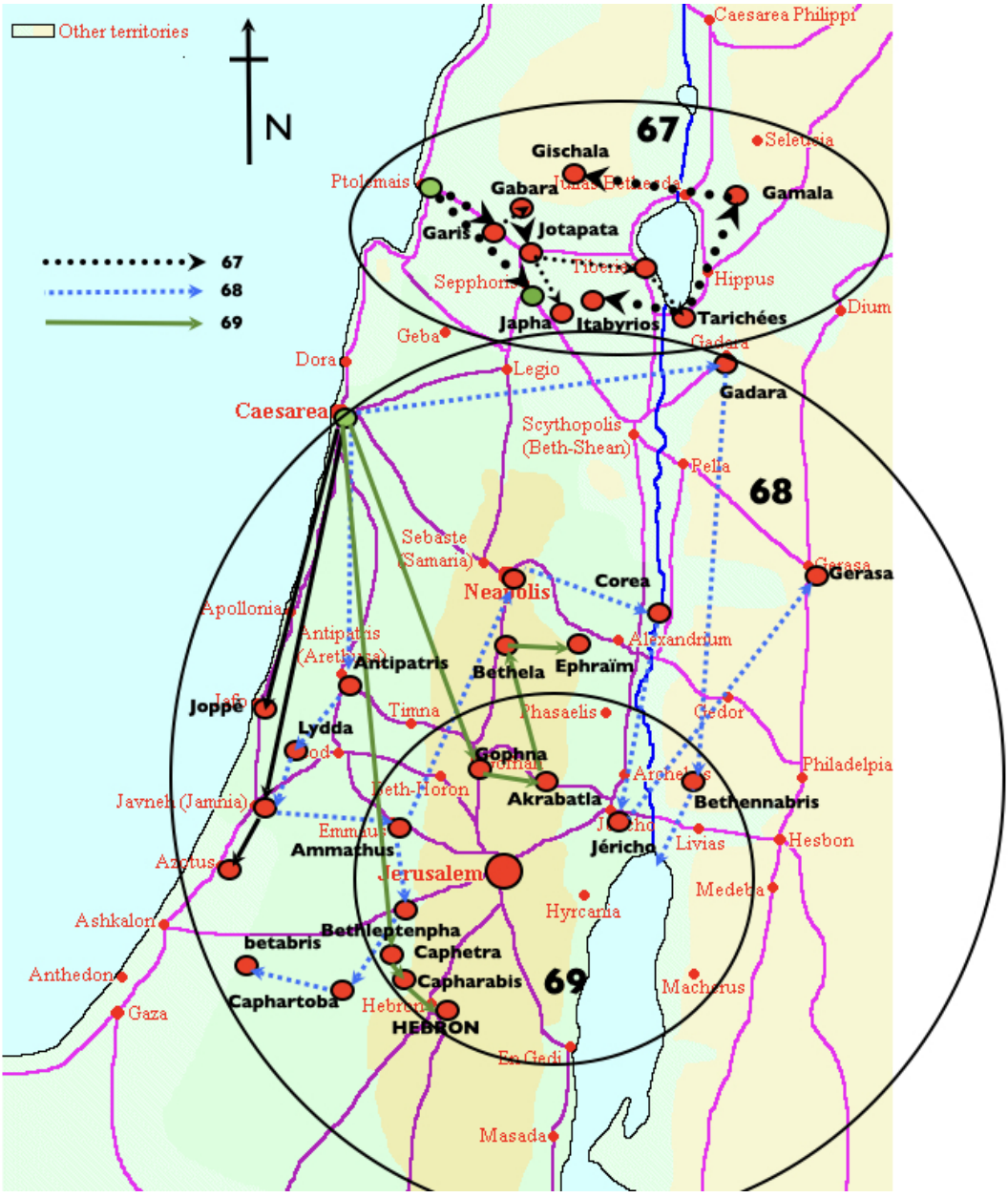
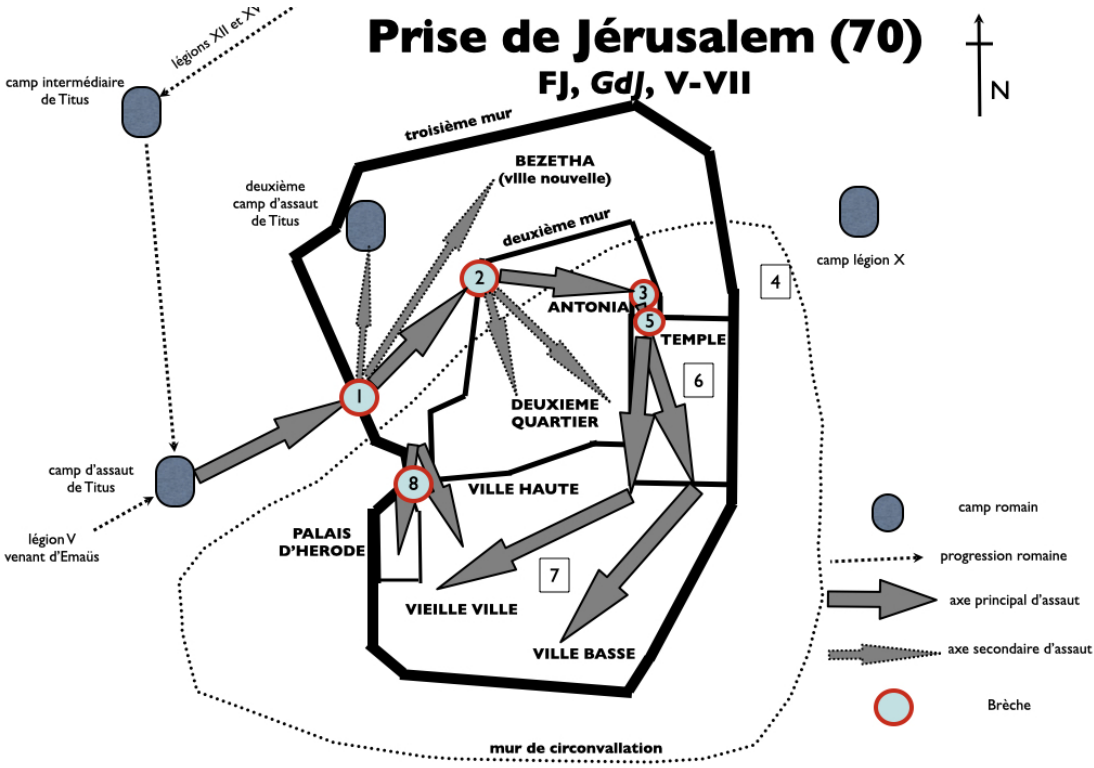


Figure 7
Siège et Prise de Jérusalem en 70 par Titus



Une stratégie moderne et une tactique irréprochable

Tout d'abord, notons que le général romain, à l'instar des généraux modernes, n'était pas démuni d'instruments d'analyse opérationnelle. Le légat de légion disposait d'un petit état-major (*consilium castrense*, peut-être dix personnes environ), qui remplissait vraisemblablement les mêmes fonctions essentielles d'analyse et de conseil que celles assurées aujourd'hui par un état-major moderne. Bien entendu, Vespasien qui commandait une armée complète avait sans doute un environnement plus étoffé. Capable de procéder à de véritables analyses stratégiques, cet état-major délivrait naturellement de nombreuses analyses de niveau tactique [125]. Mais ne nous y trompons, pas. C'est bien au général et à lui seul que revenait la décision finale.

Sur le plan stratégique, Vespasien avait parfaitement compris que s'attaquer aux symboles et aux représentations collectives pouvait constituer un excellent centre de gravité pour vaincre l'ennemi. Ce fut la raison pour laquelle toute son action, puis celle de son fils Titus, fut sous-tendue dès 67 par la prise finale de Jérusalem, évident centre de gravité de la campagne. Principale ville du pays, Jérusalem était d'abord le siège du pouvoir, de même qu'un centre administratif et judiciaire. Elle était également un centre d'échanges et une capitale économique, une ville renommée dans tout le monde antique pour son Temple, ses monuments et ses richesses. Enfin, la ville était pour les Juifs la capitale du roi David et celle du royaume hasmonéen. Cette identité s'exprimait par le Temple, qui faisait de Jérusalem la capitale spirituelle de la Judée et le centre de la vie religieuse et politique de son élite. C'était clairement là que se situait le Dieu juif qu'il fallait abattre [126]. Le Temple était par ailleurs réputé pour ses richesses et exerçait depuis longtemps une évidente fascination sur les chefs militaires romains [127]. En 54 av. J.-C., Crassus s'était emparé de 10 000 talents selon Flavius Josèphe [128]. En 4 av. J.-C., Sabinus, qui, envoyé par Varus, voulut s'approprier les trésors royaux du Temple [129], provoqua une insurrection. En 66, au tout début de l'insurrection juive, Florus confisqua dix-sept talents dont il est difficile de dire s'ils étaient destinés à l'Empereur ou détournés à son profit. Inutile de dire combien cet objectif était prometteur de butin et de richesses pour les chefs romains comme pour leurs soldats [130].

Les opérations

Lors des opérations qui menèrent à la prise de Jérusalem et durèrent de 67 à 70, Titus et Vespasien respectèrent de manière empirique les trois principes fondamentaux de la guerre que sont la *concentration des efforts*,

125. L'importance de ce conseil est soulignée par les bas-reliefs des colonnes Trajane et Aurélienne. Il est présent dans près de 10 % des scènes. Voir Depeyrot, *Légions romaines en campagne*, *op. cit.* [n. 111] et Id., *Les Légions face aux Barbares, la colonne de Marc Aurèle*, Paris, Errance, 2008.

126. Flav., *BJ*, VI, 6, 1

127. Voir *ibid*, V, 5, 3. Après la prise de Jérusalem, les soldats romains plantèrent leurs enseignes sacrées dans la cour du Temple, signifiant que le Dieu juif avait été vaincu par les dieux de Rome. Les reliques du Temple furent ensuite emportées à Rome. Voir l'arc de Titus sur le Forum.

128. Flav., *AJ*, XIV, VII, 1, évoque 2.000 talents et précise que Crassus dépouilla tout l'or du sanctuaire pour plus 8.000 talents supplémentaires.

129. Flav., *BJ,* II, 3, 1.

130. Flav., *BJ,* II, 14, 6.

l'*économie des moyens* et la *liberté d'action*. Ils utilisèrent sans préjugé ni *a priori* toutes les composantes opérationnelles mises à leur disposition et décrites *supra.* Ils pratiquèrent systématiquement, lors des sièges notamment, le combat interarmes. Notons que, dans cette guerre de mouvement qui privilégiait la rapidité et la surprise, la cavalerie joua un rôle tout à fait important de 67 à 69 notamment.

a) En 67

La campagne de 67 est distincte des phases ultérieures, mais s'y rattache très naturellement [131]. Une analyse superficielle pourrait ne percevoir dans cette campagne qu'une succession de représailles brutales menées avec une armée romaine, ayant pour unique but de semer la mort et la désolation sur son passage. Pourtant, à y regarder de plus près, le théâtre restreint des opérations de 67, qui se limitait à un quadrilatère compris entre Ptolémaïs à l'Ouest et le lac de Tibériade à l'Est, démontre une analyse opérationnelle fine. Vespasien avait alors comme préoccupation majeure d'assurer les communications avec la Syrie, province romaine située au Nord et essentielle à son ravitaillement.

Vespasien avait très bien compris que le sort de sa campagne reposait d'abord sur sa capacité à assurer les subsistances dans la durée d'une armée nombreuse et évoluant en territoire hostile. Très logiquement, la logistique qu'il lui fallait sécuriser à tout prix constitua cette année-là le véritable centre de gravité de son action. Pour cela, il lui fallait d'abord dégager au Nord ce goulet d'étranglement que constituait la rébellion entre Ptolémaïs et le lac de Tibériade, avec son cordon de villes insurgées qui barrait la route de Syrie. Sans sécurisation de cette région, rien n'était ensuite possible. Vespasien concentra ses efforts pour l'atteinte cet objectif. Dès 67 également, Vespasien assura sa logistique maritime en se saisissant de Joppé, port de Méditerranée le plus proche de Jérusalem [132], déjà dévasté par Cestius Gallus en 66. Une garnison y était installée, de même qu'à Jamnia, commandant à partir de Joppé la route vers Amathus (Emmaüs) et Jérusalem. Sa liberté d'action était désormais garantie. Cette première campagne fut brutale comme en témoigne la prise de Gabara [133], le siège de Jotapata [134] où commandait précisément Flavius Josèphe comme général juif, ou encore celui de Gamala [135] . Néanmoins, Vespasien pratiqua quand il le put l'économie des moyens, et des villes comme Tibériade [136] ou Gischala [137] négocièrent leur reddition et furent prises sans combat.

b) En 68

Une fois ses arrières sécurisés et sa logistique protégée, Vespasien pouvait entamer son offensive vers le sud avec Jérusalem comme objectif final.

131. Flav., *BJ,* III.
132. Flav., *BJ,* III, 9, 2-4.
133. Flav., *BJ,* III, 7, 1.
134. Flav., *BJ,* III, 7, 3-36.
135. Flav., *BJ,* IV, 1, 1-9.
136. Flav., *BJ,* III, 9, 7-8
137. Flav., *BJ,* IV, 2, 1-3

La plupart des analyses du siège de Jérusalem se rapportent aux opérations de 70 proprement dites, lorsque Titus établit son camp sous les murs de la ville à compter du 4 mai. Pourtant, il est frappant de constater, en suivant les déplacements des armées romaines, que la campagne d'encerclement de la ville avait débuté dès 68. Lorsque l'on analyse la carte des opérations, il saute aux yeux que tous les mouvements des armées romaines visaient en fait, par un mouvement enveloppant, à couper tous les axes de communication menant à Jérusalem. Ainsi, dès 68, Vespasien commença-t-il à disposer un collet d'abord très lâche, puis à le resserrer petit à petit jusqu'à étrangler et isoler complètement la ville du reste du pays [138].

c) En 69

Le mouvement d'encerclement fut achevé grâce à des conquêtes supplémentaires qui, du Sud-Ouest vers le Nord-Ouest, permirent de resserrer considérablement l'étau sur Jérusalem et de conclure son investissement. De fait, le dispositif était étanche grâce à deux cordons distincts, l'un « intérieur », chargé de maintenir le blocus de la ville, et l'autre « extérieur », destiné à empêcher toute opération de secours. L'ensemble était complété par de nombreux camps, garnisons et fortins placés sur les axes d'accès. Ce dispositif d'ensemble n'a pas échappé à Flavius Josèphe, qui le décrit clairement [139].

d) En 70

Il ne nous appartient pas de faire ici la relation complète de la prise de la ville en 70 [140]. Mais signalons que, auparavant, tout avait été tenté pour s'en saisir au moindre coût. Ainsi, dès 68, Vespasien préconisait-il de laisser la garnison de Jérusalem s'épuiser dans les dissensions internes plutôt que d'attaquer la ville :

> « Si quelqu'un juge un peu flétris des lauriers d'une victoire remportée sans combat, qu'il sache qu'un succès paisiblement assuré a plus d'avantages que s'il est obtenu par le hasard des armes : en effet, il ne faut pas regarder comme moins glorieux que des vainqueurs à la guerre ceux qui, par sang-froid et sagacité, obtiennent des résultats identiques » [141].

Dès le début du siège de Jérusalem, Titus, qui commandait désormais, tenta également sa chance, de manière infructueuse :

> « […] Il [Titus] prit avec lui environ six cents cavaliers d'élite pour reconnaître la ville, l'état de ses défenses et les sentiments des Juifs : il voulait savoir si, frappés de crainte à sa vue, ils ne se rendraient pas avant tout combat […] » [142].

138. Flav., *BJ,* IV.
139. Flav., *BJ,* IV, 9, 1
140. Flav., *BJ,* V et VI. Voir aussi Dion Cassius, LXVI, 4-7. Tacite, *Histoires*, V, 1-13. Eusèbe de Césarée *Histoire ecclésiastique*, chap. V-IX.
141. Flav., *BJ*, IV, 6, 2,
142. Flav., *BJ,* V, 2, 1.

De fait, chacun des trois remparts de cette ville dut être emporté de haute lutte [**Fig. 7**]. Titus concentra d'abord trois légions sur le rempart ouest. La présence d'une légion (X *Fretensis*) à l'Est et en réserve garantissait la possibilité de renforts et renforçait donc sa liberté d'action. Mais de fait, toutes les fonctions opérationnelles connurent leur heure de gloire lors de ce siège, dans l'expression la plus achevée du combat interarmes. Les légionnaires supportaient l'essentiel de la charge des travaux de siège, avec d'exceptionnelles capacités du génie : camps, rampes d'assaut, murs d'enceinte, protections, forts et fortins. Archers et cavaliers constituaient des réserves d'intervention, qui surveillaient les travaux et étaient capables de bloquer les sorties ennemies inopinées. L'artillerie, les frondeurs et les archers pilonnaient les remparts tandis que l'infanterie légionnaire et/ou auxiliaire menait l'assaut.

Le centre vital [143] fut clairement identifié comme étant le Temple lui-même, à la fois sanctuaire religieux et citadelle réputée imprenable dominant la ville. C'était, nous l'avons dit, un objectif à très haute valeur ajoutée, qui touchait le peuple juif au cœur de ses représentations collectives. Sa prise marqua la fin du siège et la chute de la ville. Le siège avait duré 139 jours et obligea Titus à y engager la totalité de son appareil militaire, soit environ 60 000 hommes. La brillante résistance juive n'avait pas permis à l'armée romaine de pratiquer l'économie des moyens, mais à aucun moment Titus ne perdit sa liberté d'action.

L'importance de la logistique

Le siège de Jérusalem en 70 permet de souligner l'importance stratégique de la logistique pour une armée de 60 000 hommes, installés durablement au même endroit. Il fallut recourir à tous les expédients possibles pour entretenir un tel appareil militaire. L'armée vivait évidemment sur le pays, mais nous savons que les approvisionnements venaient également non seulement de Syrie, mais aussi probablement d'Égypte. La voie maritime fut certainement très employée pour sa capacité immédiate de transport. Encore fallait-il ensuite transporter les approvisionnements de Césarée à Jérusalem par voie terrestre, ce qui représentait 120 km environ en territoire hostile et qu'il fallait sécuriser...

Bien entendu, dans un siège de cette ampleur, toutes les solutions possibles étaient exploitées. Car les Romains vivaient sur le pays comme le faisaient encore les armées napoléoniennes sous le Premier Empire. Il fallait fourrager pour nourrir les animaux, activité bien connue des armées en campagne jusqu'au XIX^e^ siècle. Les Romains moissonnaient également le blé et réquisitionnaient autant que nécessaire. Le pillage n'était pas absent

143. TTA 106, p. 121 : « C'est le fondement de la volonté de l'adversaire ou la part essentielle de sa capacité de combattre et d'entretenir le conflit. S'il est détruit ou neutralisé, l'adversaire sera condamné, à plus ou moins brève échéance, à la défaite ou à négocier une solution acceptable. »

non plus. Enfin, pour être complet, rappelons que de nombreux marchands et commissionnaires privés gravitaient autour des armées en campagne [144].

* *
*

Au total, Vespasien puis Titus pratiquèrent pendant cette campagne une pensée militaire résolument moderne, pragmatique et logique, sur le plan stratégique aussi bien que tactique. Leur action démontre que les chefs militaires romains s'étaient à cette époque définitivement affranchis du modèle antique basé sur la seule légion. Organisés en formations tactiques proches des nôtres, ils surent standardiser leur équipement. Dès cette époque, existaient déjà les différentes composantes opérationnelles qui forment aujourd'hui encore le cœur des armées modernes. Ils inventèrent ainsi le combat interarmes, c'est-à-dire la combinaison de l'action de l'infanterie, du génie, de l'artillerie, de la cavalerie, des archers et des frondeurs, n'hésitant pas à donner, le cas échéant, le rôle principal au combat aux troupes non légionnaires. Après une longue éclipse, ces fondamentaux furent redécouverts par les armées de la Renaissance. Ils restent aujourd'hui le fondement qui régit les principes d'organisation et de combat des armées modernes. La dette militaire envers Rome et son armée est donc immense et pérenne.

Note : toutes les figures illustrant le présent article sont de l'auteur.

144. L'archéologie a prouvé l'existence de deux camps de marchands (*canabae*), à Massada, de même qu'à Cremna (en Pisidie, au sud de l'actuelle Turquie) assiégée en 276. Voir G. Davies, *Roman Siege Works*, The Mill, Brimscombe Port, Tempus Publishing Limited, 2006, figures en couleur 9 et 11 entre les p. 96 et 97.